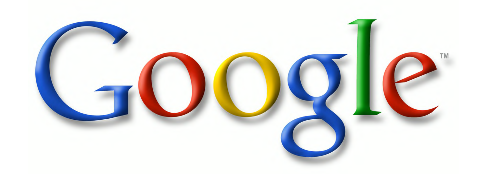


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

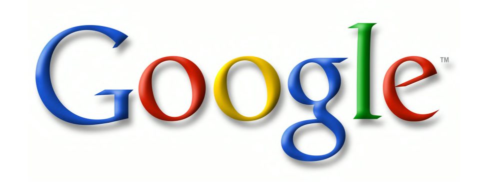
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



C 921.5

Harvard College
Library



FROM THE BEQUEST OF

JOHN HARVEY TREAT

OF LAWRENCE, MASS.

CLASS OF 1862


I GESUITI

CHE COSA SIANO

I

GESUITI

MODENA

TIP. PONTIFICIA ED ARCIVESCOVILE

DELL'IMMACOLATA CONCEZIONE

1882.

CHE COSA SIANO

I

GESUITI

MODENA
TIP. PONTIFICIA ED ARCIVESCOVILE
DELL'IMMACOLATA CONCEZIONE
1882.

C 421.5

HARVARD COLLEGE LIBRARY
TREAT FUND
June 7, 1926

PREFAZIONE

Dei Gesuiti tutti credono di aver diritto di parlare, uomini e donne, grandi e piccoli, dotti ed ignoranti, deputati, senatori, diplomatici, operai, paltonieri e soprattutto giornalisti. E per parlarne niun crede di aver debito di informarsi prima di quel che hanno detto, fatto, scritto, disegnato: basta che di loro affermino quel che passa loro pel cervello, che son certi di essere prontamente creduti come se spacciassero Vangelo. Stando in questo modo le cose, anch' io mi sono creduto in diritto

di manifestar in questo scritterello quello che penso dei Gesuiti, e l' ho voluto fare. A chi non si annoierà di leggermi domando solo in grazia che, dove voglia oppormisi, lo faccia in buon' ora, ma lo faccia contro fatti e ragioni recando ragioni e fatti.



I.

Moltitudine delle accuse mosse contro i Gesuiti.

La prima cosa che de' Gesuiti ci si presenta dinanzi è la moltitudine e la gravità delle accuse. Non vi è delitto di cui la Compagnia di Gesù non siasi contaminata e fatta rea. Essa ha falsato il domma, corrotta la morale, rinnegato Gesù Cristo, praticata l'idolatria, disconosciute tutte le virtù, propugnato tutti i vizi. Essa ha fatto l'apologia del furto e della bugia, della bestemmia e dello spergiuro, ha propinato veleni, aguzzato pugnali, insegnato e praticato il regicidio, destato ribellioni e fatto stragi e via via le maggiori atrocità che si possano commettere sulla terra. E ciò con una costanza diabolica,

[redacted]

con una pertinacia infernale nei libri e dai pergami, nelle opere di morale e nei trattati di domma, in segreto ed in pubblico, in tutte le città e regni dove si è stabilita. Così lo dichiarano le Provinciali di Pascal, i Moniti segreti, ed il grande Gioberti, il quale raccogliendo in somma e ricopiando tutti i detrattori della Compagnia passati e presenti, tolse per sempre ai futuri la speranza di inventare nulla di nuovo. Ora per la stessa sua gravità ed atrocità non diventa al tutto ridicola l' accusa, perchè di cosa umanamente impossibile? Come può un tal corpo d' uomini esistere in mezzo a tutta la società di Europa e adoperare con tanta impudenza, senzachè Monarchi e Principi, Pontefici e Vescovi, magistrati e polizie, per secoli interi, non si avveggano di delitti così pubblici e solenni? Più, è egli possibile il formare una tal società fra gli uomini? Non tutti quelli che vi davano il nome potevano già essere guasti a tal punto e corrotti da abbracciare ad occhi veggenti sì smisurata perfidia, niuno dunque ha mantenuto mai tanto di coscienza da ritrarsene inorridito e svelare al mondo sì orrenda trama? E che sì che non man-

carono tra loro uomini santi, mentre non pochi per opere buone di ogni maniera furono dalla Chiesa innalzati all' onor degli altari, moltissimi ebbero la virtù e la grazia di profondere il sangue per la fede di Gesù Cristo, di altri non pochi si stanno allestendo i processi per la canonizzazione: ora neppure tra tutti questi non vi ebbe mai niuno che si facesse coscienza di manifestare sì spaventosa congiura? Le società segrete che solo da un secolo sono fondate, i liberi Pensatori, i Socialisti, i Nihilisti, che sono dell' altro giorno, sono stati subito conosciuti dalla Chiesa, dai Governi, e come suol dirsi dal popolo e dal comune, si sono pubblicati i loro fatti e misfatti, e migliaia di quegli infelici, che vi si erano ascritti, tornati a coscienza, si sono ritirati da esse ed hanno svelato ogni segreto; e non si è trovato mai nulla di simile tra i Gesuiti? È ben questa la più nuova meraviglia del mondo. Chi la crede possibile, se la tenga.

II.

Le accuse fatte ai Gesuiti si escludono a vicenda.

Veniamo ora alle proscrizioni fatte della Compagnia, nelle quali si dovette formolare un'accusa, allegare un titolo qualunque, per salvare almeno qualche apparenza di legalità nel condannarli, ed eccoti allora le accuse più contradditorie ed escludentisi a vicenda.

Dalla Spagna sono proscritti, perchè avendo un' Istituto Santo, essi non lo osservano e quindi sono rei: nella Francia invece son condannati, perchè, non ostante che essi non sieno malvagi, pure malvagissimo è il loro Istituto. E l' Istituto, come è chiaro, era lo stesso dapertutto, e ad osservarlo erano spesso i medesimi, che ad un cenno dei superiori, passavano da un regno all' altro.

La morale dei Gesuiti, a detta degli scrittori giansenisti di Portoreale è lassa, corrotta e corrompitrice ed il dabben Gioberti che ripete mille volte la stessa accusa, trova poi anche che è soverchio ristretta, angusta, che

non ha le viste larghe, nè il cuor capace di abbracciare tutte le sette e tutte le opinioni.

I Gesuiti sono regicidi, cospiratori, nemici dei Principi e dell'autorità: ma poi tutto insieme sono venduti ad ogni autorità, i mantenitori del dispotismo, i satelliti dei tiranni, gli oppressori del popolo.

I Gesuiti non sono religiosi, sclama l'uno, ma scienziati, ma letterati, ma tutt'altro che uomini di Chiesa. Niente affatto stampa un altro, a spremere tutta insieme la Compagnia, non ne cavereste tanto sugo, quanto ne ha un solo letterato d'Italia, per esempio il Manzoni.

I Gesuiti sono retrogradi e rimetterebbero in piedi, se potessero, i roghi, gli equulei, le torture dell'Inquisizione e non so che altro per tormentare chi non pensa cristianamente. Ma che? ripigliano altri, tollerano anche l'aperta idolatria, non si arrendono nè al Papa, nè alle Congregazioni di Roma, e sfatano persino la fede di Gesù Cristo.

Il Gesuita addormenta le coscienze, piaggia i peccatori e loro tiene il sacco: sì, e lo Choiseul Ministro di Luigi XV. e la Pompadour, sgualdrina onnipotente presso quel

Re, li cacciano dalla Francia, perchè troppo rigidi nella morale, e sino ai nostri giorni se si vede alcuno più timorato di Dio che si faccia scrupolo di certe libertà di tratto, di violare le leggi ecclesiastiche, di intervenire a certe rappresentazioni teatrali, gli è tosto un gesuita, un gesuitante e simile.

Ai Gesuiti in particolare, diceva il filosofo piemontese, non si può negare qualche onestà di vita e ciascuno, preso da sè, non sarebbe cattivo; ma presi tutti insieme, oh Dio! che trasformazione succede! essi diventano una peste.

In Italia ed in Europa sono una maledizione che guasta e corrompe tutto quello che tocca, coscienze, famiglie, scuole, pulpiti e va dicendo, ma nelle Indie, nell'America, nell'Oceania, insomma ad un'altra altezza polare e sotto un altro meridiano, e'potrebbono essere utili e fare di gran bene. Andate adesso a raccappezzarvi in mezzo a queste accuse dirittamente contradditorie! Non vi viene in mente quel Non convenivano i testimoni. *Non erat conveniens testimonium eorum,* che fu già detto degli accusatori del divino Maestro? A conciliare queste antilogie

alcuno ricorrerà alle *alternative dialettiche* messe in voga in questi ultimi tempi; ma io che non le intendo, dico col Bayle, non sospetto di Gesuitismo « *Basta solo pubblicare arditamente tutto ciò che si vorrà contro i Gesuiti e siamo certi che ne sarà persuasa un' infinità di gente.* » Oppure con quella gioia del d'Alembert, *Queste accuse sembravano contradditorie, ma non si trattava di dire la verità, bensì di dire dei Gesuiti il maggior male che si poteva,* » o finalmente per uscirne più chiaro e più breve, dirò collo Spirito Santo. *Mentita est iniquitas sibi.* L'iniquità mentì a se stessa.

III.

Come si spieghino le accuse mosse alla Compagnia.

Che se bramaste poi una spiegazione di quelle accuse e contraddizioni, io ve la do subito e rimetto alla sagacia del lettore il giudicare se sia vera. I Gesuiti, che per istituto loro si occupavano dell' insegnamento,

della predicazione e di tutti i ministeri spirituali coi prossimi, si trovarono a fronte di tutti gli errori e di tutte le corruttele di questi ultimi tre secoli, e come si sforzarono di combatterli il più efficacemente che poterono, così si aizzarono contro ogni sorta di nemici. Nel secolo decimosesto oppugnarono il Protestantesimo che imbaldanziva in varii regni di Europa, ed eccitarono contro di sè il furore di tutte le varie sette in che si era dimembrato e diviso. Videro che certi adulatori dei Principi ne abbattevano i troni non colla rivoluzione, ma col sollevarli troppo alto, col mettere sul labbro ai dominanti quelle care parole: *La Francia son io, la Spagna son io, il Portogallo son io*, ed essi invece insegnarono che i Principi non erano, nè il Portogallo, nè la Spagna, nè la Francia, ma bensì i reggitori di quelle nazioni e reggitori che dovevano alla lor volta dar conto del loro governo al Re del cielo e della terra, e così si tirarono addosso tutte le ire dei parassiti e dei Principi. Quando poi videro all'opposto i rivoluzionarii manomettere i troni disconoscendo la vera e legittima autorità dei Principi, allora ricordarono ai popoli ed ai mestatori

che si ha da obbedire per coscienza ai Principi anche discoli, *Etiam dyscolis;* e con ciò si attirarono addosso le maledizioni e le furie di tutti i rivoltosi. Similmente, quando sorse la setta perfida dei Giansenisti, che sotto aspetto di onorar più profondamente Gesù Cristo, di persuadere e promuovere la penitenza, allontanava i fedeli da Dio e dai Sacramenti, ed essi rammentarono che i Sacramenti erano fatti per gli uomini e che Dio non vuole la morte del peccatore ma la conversione: e ne andarono in fama di rilassati. Quando videro altri reputarsi cristiani senza niuna osservanza di leggi ecclesiastiche, con una vita frivola e mondana, si sforzarono di disingannarli e ne acquistarono fama di falsi devoti, di bacchettoni, di fanatici. I Gesuiti poi insegnarono, che, oltre all' autorità dei Principi v' era anche al mondo l' autorità della Chiesa e del Sommo Pontefice: non l' avessero mai detto! che tutti i Regalisti e gli adoratori del Dio-stato li tennero per nemici e li fecero passar per rivoltosi. S. Ignazio aveva stabilito, e la sede Apostolica grandemente approvato, che i Gesuiti ammaestrassero nella pietà e nelle lettere la

gioventù, e però essi avevano in tutta Europa aperto gran numero di collegi e di accademie. Or questo non faceva il conto di que' Governi e di que' Massoni che volevano alla gioventù dar tutt' altro indirizzo, dunque bisognò calunniare la loro istruzione in tutti i modi, aspettando il momento di sopprimerne colla violenza i collegii. I Gesuiti si ingegnarono, coll'ergere Congregazioni d'uomini e di donne, di operai, di negozianti, di signori, e di popolani, e con esercizi e missioni date nelle città e nelle campagne, di allontanare dal malcostume e promuovere nella sincera pietà il popolo, e se ne vedevano la Dio mercè gli effetti salutari: or questo destò le ire di tutti quelli a cui la religione altrui riesce di rimprovero e si diedero a sfatare come superstizione e fanatismo un Apostolato che pur è sì solenne nella santa Chiesa. Nelle Missioni straniere promossero gli interessi dei loro neofiti, proteggendoli contro la rapacità di chi voleva divorarli a man salva, e ne furono tenuti politici, mercatanti e che so io. Offerivano i loro ministeri a chiunque li avesse chiesti, cominciando dalle corti fino alle galere, e fu

detto che erano inframettenti e faccendieri. In una parola la varietà dei ministeri, che dovevano esercitare, si porse alle calunnie le più contradditorie, ma la contraddizione stessa mostra la vanità di quelle calunnie. Io direi essere avvenuto ai Gesuiti per l'appunto quello che disse il maestro divino: ecco che io mando voi siccome pecore in mezzo ai lupi: se hanno perseguitato me, perseguiteranno anche voi: perocchè il discepolo non è dappiù del maestro. E voi, lettore, che cosa ne dite?

IV.

Da qual fonte procedano
le accuse mosse alla Compagnia.

Volete convincervi del sopradcetto? Date un' occhiata alla fonte da cui procedono le accuse sopraccennate, e ne vedrete uscir fuori non solo un' apologia convincentissima, ma l' elogio più splendido che possa farsi ad un ordine religioso. Conciossiachè troverete che quanti in questi ultimi tre secoli nimicarono

la Chiesa, il Principato, la Religione, i principii della moralità e della giustizia, tanti furono i nemici sfidati della Compagnia di Gesù. Portano la bandiera i Protestanti del secolo decimosesto, di qualunque denominazione essi sieno, i quali col ferro e col fuoco tolsero a sterminare i Gesuiti. Quella gioia di Calvino tra gli aforismi che stabilì per propagare la sua setta, lasciò scritto che i Gesuiti, i quali a noi con ogni sforzo si oppongono, si debbono od affatto levar dal mondo, o alla men trista opprimere colle calunnie. *Jesuitae vero qui se maxime nobis opponunt, aut necandi, aut certe calumniis opprimendi.* Consiglio ben seguitato dalla Reina Elisabetta che li squartava al Tiborno, dagli Ugonotti che gl'impendevano in Francia, dagli Olandesi che per mare e per terra gli sterminavano: e fino ai nostri giorni il più terribile fantasma per un Protestante è poi sempre il Gesuita. Sorse più tardi come derivazione calvinistica il giansenismo, eresia subdola che voleva sotto maschera di pietà e di unione colla cattedra di Pietro, insinuarsi segretamente nel cuor dei fedeli e così farne strage a man salva: ora quell'ere

sia perseguitò a morte i gesuiti, come ne fanno fede i suoi capi Arnaud, Pascal, Nicole, San Cirano, Quesnello, ecc. ed i loro seguaci illustri i Tamburini, i Zola, fino ai Padri dell'eretico sinodo di Pistoia. Con questa schiera va congiunta quella dei Parlamentari e dei Regalisti, cioè dei Giannoni, dei Febronii, dei Van-Espen, dei Tannucci, dei Pombal, dei Choiseul, dei d'Aranda, i quali fecero versare tante lagrime alla Chiesa, perchè non erano più nemici esterni che assalivano, ma figliuoli snaturati che cospiravano contro la madre: or tutti costoro furono nemici giurati della Compagnia, la quale proscrivevano, incarceravano, perseguitavano in tutti i modi. I parlamentari spianarono la via ai filosofi ed agli enciclopedisti cioè a quella setta infernale che tolse sopra di sè ad abbattere la religione cristiana, chiamandola *infame:* or questa non ebbe posa finchè con libelli, calunnie, dicerie sparse a gran copia in tutta Europa, non ebbe eccitate tutte le passioni di quell' età contro i Gesuiti per ischiantarli dalla terra.

A giorni nostri chi sono i grandi nemici dei Gesuiti? Io prego il lettore a farne un

poco di esame fra sè e sè. In Germania è quel Governo che con leggi cotanto inique, oppresse coi Gesuiti tutti gli altri Ordini Religiosi, imprigionò a centinaia i sacerdoti secolari, caricò di multe e di condanne innumerevoli fedeli, sbaragliò pressochè tutti i Vescovi cacciandoli in esilio o chiudendoli nelle carceri, insomma infuriò neronescamente contro la Chiesa di Dio. In Francia chi sono che hanno chiuso i Collegi dei Gesuiti? Quel fior di Massoni, che ha prosciolto i carnefici e gl' incendiari della Comune, che fa nelle pubbliche scuole insegnare exprofesso l' empietà, che toglie all' infanzia i Fratelli della dottrina cristiana, agli ospedali le suore di carità, agli eserciti i cappellani, e torrebbe se tanto potesse Dio alla coscienza e Gesù Cristo alla Francia. Non parlo dell' Italia, perchè chi sieno i nemici dei Gesuiti, ognuno lo vede. La rivoluzione ha portato a galla tutto quello che covava nei fondi segreti dei Carbonari, dei Massoni, dei liberi Pensatori ed il Governo ne ha colto il più bel fiore sia nella Camera, sia nel Senato: or volete che costoro mai sieno per farsela coi Gesuiti? Tanto li perseguiteranno quanto

avran di potere. E dai Governi passate alle cricche minori. Nelle Università chi sono i loro nemici? I più rotti alle rivolture, alle dottrine immorali ed irreligiose, testimoni i Michelet, i Quinet e presso di noi il più delle volte quei Professori che vanno per la maggiore. Tra i giornalisti quali sono quelli che li oppugnano? Costantemente e solo quelli che hanno sempre da scagliare qualche ingiuria alla Chiesa, al Papa, alla religione, al pudore. Tra la gioventù qual è quella parte che declama contro i Gesuiti? Que' fanciulloni lunghi lunghi, venduti anima e corpo ad una setta che li manda poi a fare a loro spese le dimostrazioni: e quegli altri più sucidi, che, rigettata ogni religione, avendo posto il loro ultimo fine nelle brutture del senso, hanno bisogno di torsi dinanzi chi predica l'inferno. E se avrete conosciuto qualche prete o qualche religioso avverso ai Gesuiti, avrete pure osservato che sono di que' preti (strana casualità) che hanno sempre taccoli colle curie vescovili: o di que' frati, ai quali pesa il cappuccio e trovano via più comoda a salire in riputazione, lacerare gli altrui meriti che non acquistarne

dei propri. Ma si trova pure a dir male dei Gesuiti qualche persona non aliena dalla Religione. Sì e pretendereste voi proprio di levar dal mondo tutti i citrulli che pensano coll' altrui testa, giudicano coll' altrui cervello e ripetono da pappagalli quello che hanno inteso? Avreste pure la bella impresa alle mani. Credereste? Perfin tra le signore non manca qualche amazzone che spezza le sue lance contro i Gesuiti: ma se foste desideroso di scoprire chi ella sia, non l'andate a cercar tra quelle matrone che hanno ancora la debolezza di vegliar sopra la famiglia e la servitù, e di occuparsi di Chiesa: la troverete senza manco veruno tra quelle che ricamano le bandiere alle società irreligiose, che prendono parte alle *dimostrazioni* democratiche, che sono *all' altezza dei tempi*, e i cui mariti non so se siano i coniugi più avventurati del mondo. Per verità non credo che ai Gesuiti faccia gran torto l'inimicizia di tutti costoro: oso anzi dire che gual ai gesuiti quel giorno che da costoro fossero accarezzati e lodati!

V.

Con quale sorta di giustizia sieno condannati i Gesuiti.

In molti luoghi furono condannati i Gesuiti ora all'esiglio, ora alle carceri, ora allo spogliamento delle loro Case e Collegi. Quali armi si impiegarono contro di essi? La menzogna e sfacciata, la calunnia ed atroce, la violenza e spietata. Quando hanno potuto i Gesuiti in tante loro persecuzioni e scacciamenti ottenere, come chiesero a gran voce, che si facesse loro un processo? Ai ladri, ai sacrileghi, ai micidiali, ai parricidi non si nega, ma per loro sempre vale quello che, al dire di Tertulliano, valeva pei primi cristiani, di processo e sentenza e condanna la professione ed il nome di seguaci di Cristo. In Italia un Ministro di stato in questi ultimi anni risuscitò a loro riguardo la legge dei sospetti *La legge colpisce*, dice in una sua circolare, *il loro sodalizio per il carattère speciale de' suoi ordinamenti*, *delle sue dot-*

trine e tendenze e considera circondati di legale suspicione gl' individui che ne fecero parte. Avete notato o lettore? si tratta di *tendenze*, di *suspicioni*, e si è fatto una rivoluzione apposta perchè niuno potesse essere condannato se non sopra fatti certi ed evidentemente provati! Quale processo fu fatto in Germania contro i Gesuiti, perchè ne dovessero essere cacciati? Un decreto draconiano li gettò fuori delle loro case e della lor patria e non se ne seppe mai altro. Negli anni passati contro i Gesuiti si è formato in Francia non dai Tribunali (chè da questi se ne sono ben guardati) ma nella Camera dei Deputati, nel Senato, nei giornali e nei libri, la discussione più strepitosa che mai siasi fatta di loro, da che esistono. Tutti i sofisti più arrabbiati della Massoneria francese si sono distillato il cervello, per trovare appunti da fare alla lor vita pubblica o privata: si è declamato e scritto quanto ne dava una parlantina di vena abbondantissima. E quale è stata la conclusione finale di tutto questo chiasso? Che nè al corpo nè alle singole persone nulla potevasi provatamente imputare di men che onesto e legale: ma

doveansi però le loro case e collegi chiudere, perchè insegnavano meglio e con minori spese che non s' insegni ne' licei dello Stato, ed educavano i giovani ad amar troppo Dio, la famiglia e la patria: tre amori sommamente contrarii al programma politico dei radicali.

Ma per venire a questi fatti ci vogliono almeno delle accuse vaghe di delitti commessi od attentati: donde si trarranno esse? Dai libri degli eretici o degli scredenti, sempre da scritti condannati dalla Chiesa. Che cosa ha detto Vincenzo Gioberti in cinque gran tomi contro di loro? Di nuovo vi apportò le sue declamazioni e qualche puerilità: il resto trascrisse fedelmente dagli autori già condannati di Portoreale. Qualche anno fa i mestatori, che preparavano in Firenze la cacciata del loro Principe, in una loro *Biblioteca civile degl' Italiani* assalirono fieramente i Gesuiti. Ebbene essi in cattiva stampa e peggiore stile ebber rifritto quello che in altri tempi avevano già stampato i dannati Padri che insursero contro la Chiesa nel conciliabolo di Pistoia. Ogni dieci anni in qualche città di Europa si ristampa un

librettino contro la Compagnia intitolato *Moniti segreti:* e si spande poi con gran mistero come una cosa ghiotta, come una prova palpabile di tutte le machinazioni gesuitiche; ebbene quel libretto è la finzione di un Eretico Polacco, riconosciuta più di due secoli fa come calunniosamente opposta ai Gesuiti e ciò per sentenza del Nunzio Apostolico, del Vescovo di Cracovia, dell' Inquisizione di Spagna e dei Cardinali della S. Congregazione dell' Indice. Quando si ricorre a tali armi una càusa è spacciata, e tuttavia in questa guerra non se ne adoperano delle altre.

VI.

I Gesuiti e i Santi, dalla fondazione della Compagnia ai tempi nostri.

Per converso chi sono poi gli amici, i favoreggiatori, i patroni della Compagnia di Gesù? Se i nemici dei Gesuiti non riescono a distruggere tutti i monumenti e tutte le

storie, mai non riusciranno a negare che i Gesuiti abbiano avuto in loro favore e costantemente tutto quello che la Chiesa, cioè il mondo ebbe di più illustre per santità e sapienza. I Santi senza dubbio son quelli che ebbero l'occhio della mente più purgato ed il cuore più sgombro dalle passioni e però dovrebbero essere i più apprezzati nel loro modo di giudicare, ora questi sono tutti in favore dei Gesuiti. Eccone un saggio. San Filippo Neri (testimonio il Lancizio) tanto amò e stimò la Compagnia che chiese più d'una volta a Sant' Ignazio che lo accogliesse tra suoi, sebbene questi, illuminato a conoscere i disegni di Dio sopra quella grand'anima, non vi consentisse. S. Carlo Borromeo si valse dei Gesuiti per direttori della sua anima, aperse loro case e collegi in Milano e nella Svizzera, morì nelle loro braccia, ed in ogni tempo li predilesse. S. Gaetano Tiene ebbe speciale amore per la Compagnia, come lo testificano due autori della sua vita. San Giovanni di Dio similmente e lo testifica pure il Lancizio. Il beato Giovanni Micone mandava ai Gesuiti tutti quelli che conosceva desiderosi di vita perfetta con maggior lode

della Compagnia di quello che la modestia consenta di riferire *Maiore societatis laude quam referre modestum sit*. S. Tommaso di Villanova, grande Arcivescovo e gran lume del S. Ordine Agostiniano li guardava cari fino al punto da fare amorevole lagnanza, quando i superiori gli toglievano qualche operaio della Compagnia. Giovanni d'Avila e Luigi di Granata, due dei più gran Maestri di spirito che abbia avuto la Spagna, tenevano in tale conto i Gesuiti che il primo mandava i suoi migliori allievi a farsi religiosi della Compagnia, e l'altro, quando il suo famoso confratello Melchior Cano tolse ad impugnarla, scrisse lettere di scusa affettuosissime, giungendo fino a temere per quel fatto castighi da Dio sopra tutto il suo ordine. Il beato Giovanni Texeda affermava che non per altro era tanto combattuta la Compagnia, *se non perchè fu sempre grata al Signore*. Il beato Giovanni Marinonio diceva di essa *Si scires donum Dei*, e diffidando del proprio giudizio, si rimetteva a quello dei Gesuiti. Santa Teresa amò svisceratamente la Compagnia ed ebbe almeno do dici confessori e direttori Gesuiti e ringrazia

Dio di averli avuti e li loda a cielo in mille luoghi delle sue opere. S. Luigi Bertrando si valeva di un gesuita per confessore e consigliere e li proteggeva e li difendeva dovunque potesse colla sua autorità. Santa Maria Maddalena de' Pazzi, gran Serafina del Carmelo, fu allevata dai Gesuiti sino dall' Infanzia e ne pregiò lo spirito sino ad inculcare alle sue religiose di giovarsi in ogni tempo di loro, e quando la Principessa Maria, figliuola del serenissimo Duca di Toscana, si recava in Francia per isposare Enrico IV *le raccomandò istantemente che procurasse con la maestà del suo Re che rimettesse nel suo régno i Padri della Compagnia di Gesù, dicendole che questo era uno dei gran servigi che ella potesse fare a Dio per ben di quel regno.* Di S. Felice da Cantalice, del beato Alessandro Sauli, di San Camillo de Lellis ricordano le vite una predilezione tutta speciale alla Compagnia. S. Felice fermava fin per la strada i Gesuiti e rendeva lor quell'onore che tutti rendevano a lui. Il beato Alessandro era il grande amico di S. Carlo ed è tutto dire. E di S. Camillo si legge che *fu molto affezionato ai Padri*

della Compagnia tenendo sempre viva la memoria del P. Mariano Cappelli, come quello che li amò e confessò nel principio della fondazione. Che dirò di quella gran coppia di Santi, Francesco di Sales e Giovanna di Chantal? Il primo si ritraeva ogni anno nelle lor case a fare sotto la lor direzione gli Esercizi Spirituali, si vantava di essere loro amico speciale, e volle morire tra le loro braccia. S. Giovanna, sentendosi vicina a morte, mandò pregando un Gesuita perchè venisse ad assisterla e prima di morire gli disse: *Noi abbiamo tante obbligazioni a voi ed alla vostra santa Compagnia, che mai non le potremo riconoscere abbastanza.* Nè meno di lei l'amò quella grand'anima che fu la beata Maria Margherita Alacoque, la quale fino all'ultimo ricorse alla Direzione de' Padri gesuiti, segnatamente del Ven. La Colombière, cui forse vedremo sugli altari. E con lei va del pari, sebbene in un'altra parte del mondo, la B. Marianna di Gesù, detta il Giglio del Quito, la quale non volle mai altra direzione in quelle vie altissime per cui il Signore la conduceva che i Religiosi della Compagnia. Che

dirò di quell' Apostolo che fu S. Vincenzo de' Paoli? Quel che egli diceva in umiliazione propria ed in esaltazione della Compagnia è tale che niun Gesuita soffrirebbe che si dicesse, ma mostra però sino a qual punto egli la stimasse ed amasse. Il beato Ippolito Galantini di santità così nota in Toscana ebbe a confessori due Gesuiti e protestava con viva riconoscenza *di dover molto alla Compagnia per l' avviamento che ne aveva ricevuto nelle cose di spirito.*

È poi cosa degnissima di osservazione che tutti i santi fondatori di Religiose Congregazioni venuti dopo Sant' Ignazio, tutti si rivolsero per consiglio e direzione alla Compagnia di Gesù. Il beato Giambattista della Concezione, fondatore dei Padri Scalzi dell' Ordine della SS. Trinità, molto dovette ai Padri della Compagnia che *furono quelli che lo diressero, consigliarono, difesero presso il Pontefice e con religioso impegno si adoperarono a sollecitare l' adempimento de' suoi desiderii.* La beata Maria Vittoria Fornari Strata, fondatrice dell' Ordine della SS. Annunziata, detto delle Turchine, fu diretta da un Gesuita, il quale anche compilò

le regole per la sua congregazione e supplicò sempre ardentemente i Gesuiti a volere accettare la direzione del suo Ordine, sebbene questi non vi consentissero. Il beato Pietro Fourier sottopose al giudizio di quattro religiosi della Compagnia le regole della sua nuova Congregazione. La venerabile Giovanna Maria Chezard di Matel, fondatrice delle Religiose del Verbo Incarnato, fu aiutata grandemente per la fondazione del suo Ordine dai Gesuiti, e li ebbe sempre in conto di *uomini apostolici che si affaticano per la gloria del Nome di Dio.* Al venerabile Luigi M. Grignon di Monfort, istitutore di molte pie Congregazioni in Francia, *i Giansenisti non perdonarono mai il suo inviolabile affetto ai Gesuiti suoi antichi maestri e suoi direttori ordinari.* Il Ven. Giovanni Battista de la Salle fondatore delle scuole cristiane stimò ed amò i Gesuiti fino a conferire con loro i punti più essenziali del suo Istituto. La ven. Montalvo fondatrice dei celebri monasteri della Quiete e di Ripoli in Toscana, conferì essa pure coi Gesuiti le regole che loro diede e segnatamente col Segneri. La beata Maria dell' Incarnazione e

Santa Veronica Giuliani conferirono coi Gesuiti il loro spirito per averne approvazione e consiglio. E fino a questi ultimi tempi le Religiose del S. Cuore, le Fedeli Compagne di Gesù, le Religiose dell'Addolorata, quelle del Cenacolo, quelle del Suffragio che, diffuse in poco tempo nell'Europa e nell'America vi operano tanto bene, tutte si rivolsero per aiuto, direzione e consiglio alla Compagnia di Gesù. Ma a chiudere questa nota sia il grande e piissimo Dottore di S. Chiesa S. Alfonso de' Liguori, il quale vivendo nei tempi delle maggiori persecuzioni della Compagnia, scriveva: *Io resto più ansioso che se fossero persecuzioni della nostra minima Congregazione: trattandosi di una Religione che ha santificato per così dire tutto il mondo e seguita tuttavia a santificarlo... Oltre al gran bene che essi fanno nell'esercizio del ministero apostolico, devono stimarsi assai pel talento particolare che hanno di mettere in cuore ai giovani i semi preziosi della pietà, per modo che i loro allievi, entrati che sono nel mondo, sono di edificazione a tutte le classi di persone e in tutti i paesi. I Giansenisti e tutti i Novatori vorrebbero*

togliere dal mondo questa Società per togliere il baluardo quasi della Chiesa di Dio. Se i Gesuiti venisser meno, gli empi si vedrebbero liberi da potentissimi avversari. I Gesuiti sono uomini risoluti, e la loro Compagnia si farà sempre gloria di combattere tutti i nemici della Chiesa. E finalmente quando Clemente XIII uscì in campo a difenderli, il Santo non potè contenersi dallo scrivere questa lettera al Papa. *SS. Padre, la bolla che Vostra Santità ha emanato in lode e confermazione della Compagnia di Gesù, ha riempiuto tutti i buoni di una gioia, alla quale ho preso parte io pure. Io ho la più grande stima per questa Compagnia pel gran bene che fanno questi santi Religiosi coi loro esempi e fatiche di ogni genere in qualunque luogo essi si trovano. Io posso far testimonianza dei prodigi del loro zelo e della loro carità che ho dovuto ammirare abitando la città di Napoli. Il Signor ha voluto che in questi ultimi tempi fossero provati con fiere persecuzioni; ma Vostra Santità li ha consolati soprabbondantemente, perchè, siccome Capo della Chiesa e padre di tutti i fedeli*

ha preso solennemente la loro difesa, pubblicando con una santa bolla i loro meriti innanzi a Dio e innanzi agli uomini. Per questa maniera Vostra Santità ha risposto ai malevoli che procuravano di offuscare la stima non solo della loro persona, ma anche del loro istituto. Quanto a noi pastori di anime che abbiamo nello zelo e nelle fatiche di questi ottimi Religiosi un gran sollievo per guidare il nostro gregge ed io fra gli altri che sono l'ultimo dei Vescovi, noi rendiamo a Vostra Santità umilissime grazie per quello che ha fatto e la supplichiamo a degnarsi proteggere sempre quest' Ordine, che ha dato alla Chiesa tanti buoni operai, alla fede tanti martiri e al mondo tutto tanti esempi. Dapertutto si veggono le sue fatiche apostoliche, e i paesi cattolici, eretici ed infedeli sono stati inaffiati da suoi sudori (1) Fin qui il Santo. Dopo di che io chiedo al lettore, quale impressione gli facciano sull'animo le testimonianze così schiette, così co-

---

(1) Vita di S. Alfonso del sig. Jeancard.

stanti degli uomini più incliti per santità che la Chiesa abbia avuto per tre secoli. Dirà egli che tutti sieno stati ingannati? ma non sono fanciulli e molti di loro anche per sapienza sono stati meravigliosi. Che abbiano voluto ingannare? Ma non sarebbero stati posti dalla Chiesa sopra gli altari. Per verità agli occhi di un lettore assennato cotesti elogi compenseranno sempre le ingiurie e l'odio di Fra Norberto, di Vincenzo Gioberti, di Eugenio Sue, dei Fiorentini autori della *Biblioteca civile degli italiani*, e di quanti sono e possono essere i detrattori della Compagnia di Gesù.

VII.

Che pensassero dei Gesuiti i Papi dai tempi di S. Ignazio in seguito.

E tuttavia i Gesuiti hanno in loro favore una testimonianza ancora più autorevole. Perocchè la causa dei Religiosi essendo commessa alla cattedra di Pietro, i Sommi Pontefici hanno stretto dovere di vegliare sopra

e di riprenderli, coreggerli, non tolhe nella Chiesa la zizania ed il loglio ciano il frumento eletto. Or se menemici dei Gesuiti li riprendono di elitti, i Sommi Pontefici ne tessono elogi continui, a chi dovremmo noi ? se già non arriviamo a pensare che a Chiesa ci voglia ingannare, è chiaro i saranno pienamente giustificati. È da sapere che in mille occasioni pripubbliche, con bolle, con brevi, con iche costituzioni, i Sommi Pontefici emente lodarono, approvarono, proo e difesero la Compagnia di Gesù li averle dato essere e vita. Ad un co per dirimere ogni controversia dobastare il verificare questo punto, cofacilissimo, e così la causa sarebbe npre finita. Non dispiaccia dunque al il vedere co' suoi occhi quello che ne o pensato i Sommi Pontefici. I Gesuiti per Paolo III che primo di tutti ape confermò l' istituto di S. Ignazio, iomini spinti dallo Spirito di Dio a rire ogni terrena speranza per consea Gesù Cristo nella predicazione della

divina parola, nel servigio degli infermi, nell'educazione della gioventù: erano il fertile campo che colla parola e coll'esempio andava ogni dì moltiplicando i suoi frutti » (Bolle Reg. Licet.) ed altrove, « Attendendo noi ai frutti copiosi che sin qui avete portato nella casa del signore e non lasciate di produrre, colla vostra religione, integrità, scienza, dottrina, costumi ed esperienza, molto confidiamo nel Signore, ec. » Erano per Giulio III i cari figliuoli, che avendo dato un addio alle vanità del secolo, servivano il Signore in ispirito di umiltà e con uno zelo ardente congiunto colla dottrina e coll'esempio (Bolla sacrae Religionis) e con parole ancora più solenni « Considerando che nulla si trova che non sia pio e santo, nella santa Compagnia e nelle pie lodevoli istituzioni, e nella vita esemplare e nei costumi di Ignazio e degli altri suoi compagni, ec. » Marcello II che fu Pontefice solo ventidue giorni chiese a S. Ignazio subito due Padri *per discutere, consigliare, statuire le più gravi materie del divino servigio,* e soggiunse a Sant'Ignazio. *Attendete voi a far gente, a noi starà l'adoperarla.* (Bartoli Storia d'Italia) Pao-

lo IV li stimava degni di predilezione per gli sforzi loro generosi a camminare colla dottrina e coll'esempio sulle tracce di Gesù Cristo ed affermava: « la famiglia di questa Compagnia, da piccoli principii uscita, come pure la Chiesa di Dio, sommamente esser cresciuta, non solo non languendo mai sotto tante fatiche, ma più illustre di giorno in giorno facendosi e più grande » (Brumato Storia di Paolo IV). Pio IV in un Breve all'imperatore Massimiliano diceva, i Gesuiti essere gl' innocenti calunniati per invidia del bene che fanno, i quali escono dall'accusa più gloriosi di prima. E nel breve *Etsi ex debito* afferma di essere invitato a largire loro speciali favori, perchè, come portano il nome di Gesù, così colle opere, colla dottrina, cogli esempi si studiano di imitarlo. Per S. Pio V i Gesuiti erano per la loro religione, esemplarità di vita, santità di costumi, per la perizia nelle lettere e nelle divine Scritture gli Autori del frutto abbondante che vedevasi nel mondo cattolico, i seminatori della divina parola nelle barbare terre: de' quali Dio volesse che avessero Collegi tutte le città e quelle specialmente infette di ere-

sia, (1) ed egli stesso affidò loro la
zieria di S. Pietro. Per Gregorio
quale parla dei Gesuiti almeno in
tra bolle e brevi, erano gli operai
bili nello svellere gli errori dalla v
Signore, (2) gli eroi fatti per rintuz
dacia di Satana coll'innocenza, c
trina, coll'amministrazione dei Sa
coll'esemplarità della vita, (Breve
amavimus) l'argine innalzato contr
mettismo e l'eresia, (Breve *Dum*
gli amati suoi figli, che in parte ch
lor case attendono al dirozzamer
gioventù nella religione e nelle sci
predicazione evangelica, all'ammin
dei Sacramenti riconducendo i t
confermando i vacillanti; in par
sulla faccia della terra penetrano 1
selvaggi per convertire e coltivare
che trascinano un'esistenza da bes
Salvatori) e nella Costituzione *A*.
Domino aggiunge il mantenersi



(1) Bolla *Innumerabiles*. Breve 21 Magg
tino arciv. di Colonia.

(2) Breve *Immensa pietas*.

fa sempre nello stesso suo spirito, affermando che la Compagnia a que' suoi figliuoli tanto utili alla Religione e così pronti a sostenere qualunque pericolo per la Chiesa, surroga sempre, colla divina grazia, altri ed altri non degeneri dai primi: e finalmente aggiungendo alle parole i fatti, aperse loro Case e Collegi in tutta l' Europa. Per Sisto V erano gli stromenti opportuni a far rifiorire la religione e ripurgarla (Breve *Coelestis*) e quando gli fu riferito il ripromettersi, che alcuni facevano, di potere, morto Gregorio, impunemente molestare la Compagnia, protestò che avrebbe mostrato colla sua condotta l' affetto che le portava. Gregorio XIV confermò di nuovo l' istituto della Compagnia e proibì sotto gravissime pene d' impugnarlo direttamente od indirettamente: perocchè, dice, la Religione della Compagnia di Gesù, cui la provvidenza ha suscitato in questi tempi, ha lavorato finora sì strenuamente e prosegue così incessantemente a lavorare, che noi stimiamo la turbazione e debilità di lei conferire al comun danno della Chiesa: e per l' opposto la pace e l' integrità di lei concorrere sommamente

[redacted]

all' utilità della Chiesa medesima. Per la qual cosa noi, che la predetta società abbiamo amato mai sempre di sincero affetto pei frutti copiosi che essa ha portato nella Chiesa di Dio, ecc. (Bolla, *Exponi nobis*) Clemente VIII si degnò appellarla il braccio destro dell' Apostolica Sede (Suarez, De relig. Vol. IV. Venet. pag. 332.) Paolo V dice, quanto la Religione della Compagnia di Gesù progredisca a vantaggio della fede, della pietà e della religione, noi bene lo sappiamo e lo sa pure tutta la cristiana Repubblica. (Instit. S. J. Litt. apostol.) Gregorio XV la dichiarò Società chiarissima per la difesa del nome cattolico e per le vittorie riportate sugli Eretici: e quanto sia da noi apprezzata lo dimostreranno a tutte le province della terra ed ai secoli avvenire que' due propugnatori dell' impero cristiano, Ignazio e Zaverio, da noi adorni del nome di santi. (Append. ad Bull. S. Congreg. de propag. fide) Urbano VIII ed Innocenzo X ne lodano quasi colle stesse parole lo zelo della salvezza delle anime, la carità verso Dio e verso il prossimo, la fedeltà e l' integrità nell' istituire la gioventù, e quegli af-

fida loro il Collegio Illirico e questi ne promuove le sacre missioni. Alessandro VII in una sua Costituzione fa loro uno sterminato elogio e si adopera per introdurli nella Republica di Venezia, siccome ottiene. Clemente IX protesta di amare con peculiare affetto di Apostolica dilezione la Compagnia di Gesù, ordine rinomato per uomini adorni sopramodo di pietà e di religione, di dottrina nelle scienze sacre e nelle belle lettere, nella scienza della propria e dell' altrui salute, cospicuo per singolari meriti verso la Santa Sede. (Instit. S. J. literae apostolicae) Lascio di citare le parole di Clemente X ed XI, di Innocenzo XI, XII, XIII, di Alessandro VIII, perchè ripetendo essi gli stessi elogi e quasi colle medesime formole dei precedenti, io riuscirei increscevole al lettore. Vengo piuttosto ad alcuni Pontefici degli ultimi tempi perchè si vegga qual fu la costanza della Santa Sede nel così giudicarli, e come la Compagnia mai non degenerò sino all' ultimo dal suo spirito. Benedetto XIII osserva i copiosi frutti che la venerabile Compagnia di Gesù arreca in tutte le terre, sempre più abbondanti colla dottrina, colla pa-

rola, coll'esempio e lo zelo con cui ecc
fedeli ad opere pie e salutari in memori
Gesù Cristo e li loda e dice di amarli
amor particolare (Instit. S. J. literae A
stolicae) Benedetto XIV parla con enco
dei Gesuiti almeno in dieci bolle. In qu
che comincia *Praeclaris* dice che son
buono odore di Cristo e per tali si ha
dapertutto. In quella che comincia *Cons*
tem, è cosa nota e conosciuta da tutti, c
come la Compagnia di Gesù, religione a
zionatissima a questa Santa Sede siasi
riata e si glorii non immeritevolmente
che adesso, siccome nobil madre di un
mero grande di religiosi. E per cristi
virtù e per isplendore di qualsivoglia di
plina e per molteplice conoscimento di
tere e per zelo dell'eterna salute dei
deli, commendevolissimi. Finalmente C
mente XIII vedendo le podestà del Sec
raggirate dalla filosofia volteriana, con
rare alla distruzione della Compagnia t
a difenderla con tutto l'ardore. Scrisse
Re di Spagna queste energiche parole.
nocente assolutamente, lo diciamo al
spetto di Dio e degli uomini, è il cor

l' istituto, lo spirito della Compagnia di Gesù e non solo innocente, ma pio, ma utile, ma santo nel suo oggetto, nelle sue leggi, nelle sue massime: e per quanto in contrario siansi sforzati a provare i nemici di lei, null' altro hanno ottenuto che il discredito e l' abborrimento della menzogna e contraddizioni con cui hanno preteso di stabilire il loro falso assunto. Invitò poi il gran Cardinale Torreggiani, suo Nunzio in quel regno, a disingannare le persone preoccupate da qualunque impostura ed imputazione contro la Compagnia. Si adoperò perchè il supremo Consiglio di Castiglia facesse abbruciare per man del carnefice il libro delle *Riflessioni* perchè pieno d' ingiurie e calunnie contro i Gesuiti. Scrisse ventisette brevi in diverse parti della cristianità, ai Monarchi di Francia, di Portogallo, di Spagna, di Polonia, ai Vescovi ed Arcivescovi per isvelare loro le trame ordite contro la Compagnia. Finalmente con una solenne Costituzione, ammaestrando tutta la Chiesa, confermò di bel nuovo l'istituto della Compagnia di Gesù e ne proclamò la innocenza. Ora dopo tutte queste te-

stimonianze ed altre moltissime che da
Bollario romano si potrebbono trarre in fa
vore dei Gesuiti, io domando al lettore, sol
che sia cattolico, può egli credersi che l
Compagnia di Gesù sia stata quella sì re
cosa che i nemici di lei si piacciono a de
scriverla? La santa sede, la cattedra aposto
lica, donde ci ha da venire la luce che c
guida, non solo non ci avrà illuminati
conoscere e ravvisare i pericoli che ci so
vrastano dai Gesuiti e guardarcene: ma c
avrà espressamente condotti in errore co
lodare, promuovere, stabilire e raccomandar
le opere di essa Compagnia? Nè l' avrà fatt
in privato, oppure con brevi che sono dir
così la voce più famigliare del Vicario d
Cristo, ma con bolle e costituzioni che son
la voce solenne con cui parla ai fedeli,
guida e li ammaestra? E l' avrà fatto no
solo un Pontefice, ma quanti sederono i
Vaticano, facendosi tutti complici dell
stesso delitto? I Gesuiti sono di una moral
corrotta, di una fede contaminata, d' in
ciampo alla gioventù, i fautori della super
stizione, i nemici dei troni, la peste pub
blica; ed invece la Santa Sede, con una s

rie di testimonianze mai non interrotta, ne loda la dottrina, la sapienza, la perizia nelle divine Scritture, la santità della vita, la bontà degli esempi, la sapienza nell' erudire la gioventù, lo zelo sincero, i frutti copiosi che in ogni genere di sante operazioni hanno riportato? Bisognerebbe allora condannare insieme ai Gesuiti anche quella Sede Augusta che tanto li difende e protegge: ma questo si potrebbe lasciar fare ai Protestanti ed ai rinnegati che vi sono già avvezzi.

VIII.

Si deducono dal fin qui detto tre conseguenze.

Tra le lodi che sì ampiamente i romani Pontefici sparsero sopra la Compagnia di Gesù, tre sono quelle che più frequentemente s' incontrano: l' impegno che i Gesuiti apportarono nell'istituzione retta della gioventù, lo zelo che costantemente mostrarono nel procurare i vantaggi delle anime, e la esempla-

rità della vita onde rifulsero in ogni tempo. Ora di queste lodi, che sono loro assicurate dalla testimonianzn della Sede Apostolica, è sì chiaro lo splendore che il mondo medesimo può, quando il voglia, convincersene pienamente. I Gesuiti quanto all' insegnamento non fecero nulla di nascoso, ma fin dai loro primordii copersero di collegii e di istituti tutta la faccia dell' Europa e con tale esito che il celebre Bacone da Verulamio, sebben Protestante, vedendo la bontà degli studii, l' ordine, la disciplina che in essi fioriva, uscì ad esclamare *Cum tales sint, utinam nostri essent*, cioè, Volesse Diò che essendo quel che sono, fossero nostri! Nella quale istituzione i Gesuìti ebbero un doppio merito, di avere essi pei primi introdotto in molte città l' insegnamento, stendendolo colla gratuità a gran numero di persone, cui sino allora era stato inaccessibile; e poi, siccome alle lettere ed alle scienze essi accoppiavano lo studio della religione e l' esercizio della pietà, formarono molte generazioni di elettissima gioventù sinceramente cristiana. La riputazione dei Gesuiti in questa parte era sì saldamente stabilita

che i Monarchi non credevano di poter meglio difendere le città insidiate dall' eresia che coll'ergere ivi un Collegio di Gesuiti, come si vide in Germania contro i Luterani, nella Francia contro gli Ugonotti, nella Svizzera contro i Zuingliani e le altre sette che vi si erano annidate. In Parigi i Collegi loro si moltiplicarono per modo che tutta la gioventù, che formò poi il secolo di Luigi il grande, era stata istituita dalla Compagnia di Gesù. In Italia i Collegi erano ancora più numerosi: perocchè, cominciando dagli Stati di S. Chiesa, dove erano eretti in ogni città, nella sola città di Roma, mentre insegnavano a numerosissima gioventù le umane lettere, insegnavano poi nella Università Gregoriana, ai Collegi Germanico, Inglese, Scozzese, Irlandese, Greco-unito, sotto gli occhi dei Romani Pontefici colla Filosofia tutte le scienze sacre. Nè si faceva meno negli altri Stati d' Italia, ove i Collegi erano oltre ogni dire frequenti: e tuttociò con tal frutto che la gioventù, se non deponeva per questo le debolezze proprie dell' umana natura, non conosceva neppur di nome le truculente congiure, la sfac-

ciata empietà, il disprezzo degli uomini e di Dio che ora contristano tutta l' Europa. Prova luculenta di ciò è che quando Voltaire co' suoi seguaci volle far prevalere in Francia le dottrine dei Sociniani e degli Unitarii, che egli aveva portato d'Inghilterra, mai non credette di poterle far attecchire sin che durassero in piedi i Collegi dei Gesuiti e perciò fu ordita quella congiura che poi li schiantò dal mondo. Questo non osarono allora pubblicarlo, ma dalle loro corrispondenze, ora non più segrete, si vide poi manifesto.

Similmente perchè ai nostri giorni si chiusero di bel nuovo i Collegi loro in Francia ed in Italia? La massoneria, insediatasi al governo di queste due infelici nazioni, volle colorire finalmente il disegno di distruggere la Religione cattolica come da prima timidamente, ora sfacciatamente proclama, e colla Religione cattolica vuole stabilire in danno degl' imperanti, prima la Republica e poi a rovina dei popoli il socialismo. Fu dunque necessario che scomparissero le scuole dei Gesuiti, che s' informavano a ben altri principii. E che questo e non

altro sia il motivo di tanti scacciamenti e persecuzioni non è più segreto, perchè si pubblica sfacciatamente: laddove, dovunque prevalgono principii di ordine e di religione, Principi, Municipii, Vescovi fanno a gara di ergere loro Collegii ed Istituti di educazione. Questi poi sono invasi da tal numero di allievi che nulla mai si vide di somigliante. I Collegi di Friburgo in Isvizzera, di Brugelette nel Belgio contavano presso ad un migliaio di giovani delle famiglie più cospicue di tutta Europa. Gli altri Collegi sia di Germania, sia nella stessa Francia, nel Belgio, come negli Stati Uniti di America erano frequentati in modo che bisognava ogni anno per mancanza di luogo escluderne gran numero. In Calcutta il convento dei Gesuiti non solo dai Cattolici ma dagli stessi Protestanti era richiesto con tanto ardore che l'Arcivescovo Mons. Stein dovette far legge che di cinquecento posti che conteneva, i Protestanti più che una metà non potessero occuparne. Che più? Quelli stessi che per principio avversano i Gesuiti, quando si tratta dei proprii figliuoli, spesse volte rinnegano i loro principii e si

fidano di loro. Nei giorni più prosperi del suo impero, Napoleone III essendosi adombrato della piena di gioventù che si chiudeva nei Collegi dei Gesuiti, ne mostrò qualche apprensione ad un cortigiano amico suo. Non temete di nulla, Sire, gli rispose costui. Gli allievi dei Gesuiti non rizzeranno mai *barricate* contro il vostro trono. Oh questo lo credo, replicò il sospettoso Sire, e questo mi basta. E ciò che si è veduto in Francia, si vide per tutto altrove: e di uno dei primarii macchinatori di rivoluzione in Italia abbiamo letto testè, che, presentando un suo figliuoletto ad un convitto di Gesuiti, affinchè vi fosse accettato, e avvistosi di un certo che di ammirativo, nell' atteggiamento del Padre, cui faceva la presentazione, non vi meravigliate, disse, che io vi affidi quel che ho di più prezioso al mondo: so chi voi siete, ed appunto perchè amo questo figliuolo, lo dò a voi, sicuro che in mano vostra crescerà per sua fortuna, diverso da me. E di quanti altri simili a questo, si potrebbero fare nomi e cognomi, se la discrezione il consentisse! Per le quali osservazioni possiamo omai conchiudere che,

se i giudizii delle famiglie più savie, dei Principi più amorevoli dei loro popoli, dei Vescovi e pastori di S. Chiesa e perfino dei Rivoluzionarii che non sieno altutto snaturati, non sono tutti da mettersi in disparte, ma hanno qualche valore, come certamente debbono averlo presso le persone assennate, è manifesto che i Gesuiti dell'insegnamento, checchè sieno per dirne le logge massoniche, hanno in ogni tempo ben meritato.

E non hanno fatto meno rispetto al promuovere universalmente l'aiuto delle anime. Io nè posso, nè voglio restringere in poche linee l'operato da un Istituto che si sparse ed operò sopra tutta la superficie della terra, ma non posso tacere alcuni cenni che varranno per molti. Nell' insegnamento più normale del Catechismo, opera così vasta e così profittevole ai popoli, essi si adoperarono grandemente e senza contare le nazioni convertite, sino a questi ultimi anni la Germania si valeva del Catechismo del B. Canisio, la Spagna di quello del Nieremberg, l'Italia del Bellarmino. Le Congregazioni di spirito, che tanto hanno alimentata la pietà tra i giovani e tra gli adulti, uscite

dal Collegio romano, si introdussero *in p*
sochè tutte le principali città di *Europ*
di America. In esse con ispeciale coltur
pietà s' introdusse e promosse la religi
nei signori, nei negozianti, negli avvoc
negli artieri e perfino nei contadini. Si
mente si eressero Congregazioni per
donne ed ebbero incremento di pietà le
gnore, le operaie, e fin le donne di servi
Quel che uscisse di buon costume, di v
domestiche, di pace e concordia nelle f
glie da quelle adunanze lo provavano i
poli e molte volte lo attestò la Sede Apo
lica nell' atto di raccomandare e largire
i suoi favori spirituali delle Sante In
genze. Un altro potentissimo mezzo
adoperarono i Gesuiti in vantaggio
anime e con esito meraviglioso furono
Esercizi Spirituali. Nelle principali provi
del Cristianesimo avevano erette case do
Sacerdoti ed i secolari potevano ritrarsi
lendolo, od a metter ordine alla propria
scienza, o ad infervorarsi nel divino se
gio. V' ebbe tal casa in Francia che
tava ogni anno fino ad 800 Sacerdoti
vi si recavano per attingere lo spirito di

vocazione. Ma questo, non bastando loro, davano ogni anno gli Esercizi ai Cleri, alla gioventù nei Collegi, alle fanciulle nei Conservatori, alle Religiose nei monasteri con quell' aumento di pietà che non era d' uopo d' imaginare perchè si vedeva cogli occhi. Cogli Esercizi Spirituali si collegano le Missioni, che i Gesuiti diedero con mai non interrotta costanza in tutte le parti della Cristianità. Percorrevano con esse città e province e regni interi ed abbracciavano colle capanne de' luoghi più disastrosi le città più colte e popolose, con grande rinnovamento di fede e cambiamento di costume, come viene narrato in cento volumi delle storie di quegli uomini apostolici che in esse logorarono la vita. Nè fu minore il loro impegno rispetto agli Eretici ed Infedeli. Nella Germania cominciò la lotta col B. Canisio speditovi da S. Ignazio, nella Francia con Edmondo Augerio e col Possevino, nell' Inghilterra col Personio e col Campiano, dietro ai quali tennero dietro altre ed altre schiere, e per opera loro furono mantenute salde città e province intere insidiate nella fede, ed i Protestanti fu-

rono repressi, confutati e coll' arma della predicazione e dei libri moltissimi conquistati alla verità. Nella Germania si giovarono dei Collegi e delle Università dove potevano farsi intendere. In favore dell' Inghilterra eressero, poichè non si poteva sul luogo stesso, Collegi in Ispagna, nel Belgio, in Roma per la gioventù Inglese che vi si rendeva e mantennero durante il lungo tempo di quelle feroci persecuzioni il fuoco della fede che ora si va dilatando con tanto giubilo della Chiesa e con tanto profitto di quella nazione. In Francia s' adoperarono cogli Ugonotti in modo che, prima ancora dell' editto celebre di Nantes, colle conversioni che succedevano ogni giorno, erano ridotti a non molte migliaia. Direte che i Gesuiti in queste opere non eran soli. Certo non erano soli: ma la opera loro in questa parte fu così esimia che sino ai dì nostri lo spauracchio maggiore dei Protestanti è poi sempre il Gesuita. E nei paesi stranieri presso i popoli ancora pagani si rimasero forse inoperosi? Cominciando da S. Francesco Zaverio che inaugurò le fatiche della Compagnia nelle Indie, nel Giappone e

nella Cina con oltre un milione e ducento mila idolatri che battezzò di sua mano, i suoi fratelli piantarono vastissime cristianità nelle Indie, nei vasti imperi dell' America, ed il Brasile, il Messico, il Perù e tutte le Republiche dell' America meridionale furono in gran parte cristianeggiate da loro, come lo descrivono ampiamente le Storie ecclesiastiche. Questi fatti sono sì noti, sì chiari, che si potranno attribuire dalla umana malizia ai fini più perversi che si vuole, ma fin che la storia sarà storia negare non si potranno mai.

Resterebbe a dire una parola della lor vita, ma bastino anche qui poche osservazioni. I Gesuiti certamente non sono stati impeccabili ed in mezzo ad una Corporazione sì vasta non può fare a meno che ve ne abbia avuto alcuni meno degni dell' alta loro vocazione, ma è cosa indubitata che la maggioranza e potrebbe dirsi pressochè la totalità non poteva durare nella Compagnia senza una virtù più che mediocre. A buoni conti essi cominciano dal rinunziare ad ogni dignità ecclesiastica: quindi non Canonicati, non Prelature, non Vescovadi,

non Cardinalati, se già non intervenga
ordine espresso del Vicario di Gesù Cr
che è caso rarissimo. I lor ministeri
sono laboriosissimi. L' insegnamento è
sante da sè, ma quando va congiunto
tutti gli esercizi della vita religiosa, esig
certo molta annegazione di spirito: ep
in questo si adoperavano in gran num
Le missioni estere che erano un campo
cui moltissimi di loro si affaticavano, ric
dono sagrifizii di tal fatta che le per
del mondo non arrivano neppur a comp
dere. Nei soli viaggi lunghi e disastrosi
si facevano al modo di un secolo fa, di
che partivano (era il calcolo fatto) un
maneva per via o affogato nelle acqu
spento dai disagi. Quelli poi che arrivav
logoravano la vita in tali stenti, privaz
pericoli, persecuzioni che la loro vita
poco meno che una morte continuata
ciò per non dir nulla che moltissimi di
perivano poi scannati, impesi, posti
croce, fatti segno alle frecce avvelenate
barbari: cotalchè chi si facesse a percor
le Indie, e tutto quell' estremo Oriente
troverebbe forse terra di qualche rilievo

non abbia accolte le ossa di qualche Gesuita scannato per la fede che predicava. Eppure quelle Missioni erano il voto, il sospiro di tutti i Religiosi della Compagnia. È caso avvenuto solo alcuni anni fa che nella vasta Missione del Madurè vennero a morte quasi tutti quelli che lavoravano in essa, uomini sul fiore dell'età, ma esausti dal soverchio delle fatiche, dal clima e forse anche dalla nessuna cura che di sè prendevano. I superiori per non lasciar perire quella Missione che ogni anno contava migliaia di convertiti, fecero appello a varie province della Compagnia in Europa, invitando a presentarsi quelli che avessero voluto surrogare i caduti sul campo. Ebbene le richieste furono tante che, se si fossero accettate tutte, se ne sarebbero spopolate le case di Europa: e così sincere che molti lagrimando recavano ai loro demeriti presso Dio di non aver impetrata la grazia. Nelle case di Europa la vita loro era da tutti conosciuta ed amici e nemici si accordarono costantemente a lodarne la pietà ed il buon costume. I Sommi Pontefici, li abbiamo uditi testè, parlare del buon odore di Gesù

Cristo che essi dapertutto tramandavano. I Vescovi più cospicui della Cristianità fecero sempre altrettanto. Lo stesso grande loro nemico Voltaire dovè testificare che egli, avendoli praticati per varii anni, non vide mai presso di loro altro che esempi di virtù, una vita frugale, una vita divisa costantemente tra il lavoro e la preghiera, una conversazione sommamente onesta. Che più? Quelli stessi che sotto Luigi XV li cacciarono da tutta la Francia, confessarono non essere nulla a ridire sui loro costumi, la colpa essere tutta nel loro Istituto, che era pessimo e da non doversi tollerare. Nel che non si avvidero della scempiaggine che dissero, poichè è impossibile esser buoni osservando una legge perversa, e quanto all' Istituto, ignorarono che esso, dopo sottile esame, era stato approvato non solo, ma lodato, encomiato da molti sommi Pontefici e fin dal Concilio di Trento, giudici tutti in fatto di bontà morale un po' più competenti che essi non erano.

Nè avvenne altrimenti nelle persecuzioni mosse lor contro in questi ultimi anni. Dalla Germania furono scacciati dal Bi-

smark, il quale involse nella sentenza più di ottanta, che poco prima aveva dovuto premiare pei servigi prestati sui campi di battaglia come cappellani militari: ed a niuno degli altri potè mai imputare l'ombra sola di un delitto o di una trasgressione di legge. In Francia si fece alla occasione della loro cacciata dal Governo nel Parlamento e sui pubblici fogli un vero processo a tutte le opere dei Gesuiti: che cosa ne risultò? Che i Gesuiti insegnavano meglio che non i Maestri governativi, che educavano i giovani alla pietà eziandio ed alla Religione, dove nelle scuole del Governo si faceva tutto il contrario: che nelle Chiese loro si promoveva con tutto l'ardore la religione cristiana, sia colle predicazioni, sia colle Congregazioni di spirito, sia colle riunioni di operai e coi sacramenti e con tutte le pratiche della Chiesa: si conchiuse quindi che le loro Scuole dovevano essere sterminate, e poste sotto suggello le Chiese per onore e gloria della Rivoluzione, per consolazione ed aumento dell' empietà e del razionalismo. Io sfido tutti quelli che hanno letto quel che si disse in que' dibattimenti,

e che leggendo hanno il dono di capir q
che leggono a dimostrare il contrario.
da ultimo nella nostra Italia il Cavour
consorti suoi che colpa poterono mai att
buire ai Gesuiti per disperderli e sopp
merli come hanno fatto? Hanno mai fo
molata un'accusa, hanno mai tentato
processo? Se ne sono guardati bene. Av
vano bisogno di far attecchire universa
mente la Rivoluzione in Italia e quindi l
sognava cogli opportuni principii preparar
ampiamente gli animi. Togliere dalle men
gli scrupoli della Religione che comanda
Principi la fedeltà e condanna i rivolto
insinuare invece che, commesso in fav
della patria, ogni delitto si cambia in virt
che la Religione non è da attendere quan
prescrive il contrario. Ora per far tut
questo bisognava cacciar subito i Gesu
che non isperavano certo cedevoli a ques
modo d'insegnamento e sostituire quel
delizia e moralità di Professori che in tan
Collegi ed in tante città le famiglie cristian
ammirano, godono e benedicono. Ah
non vi fossero al mondo tanti che hann
gli occhi e non veggono, gli orecchi e no

odono, le mani e non palpano, appunto come di certi si scrive nei Salmi, non sarebbero davvero necessarie le apologie dei Gesuiti, perchè i Governi attuali ne stanno facendo loro una così compiuta, così fulgida, così manifesta, così convincente che mai non avranno l'uguale. Di che conchiudendo omai io domando, in tutti questi regni non si trattava forse di migliaia di Gesuiti? Certo sì. È egli vero che non si potè mai formare contro di loro un processo? Non vi è dubbio. Dunque non dovevano star così male a vita onesta e religiosa. Pognamo per esempio che quella discussione che si è fatta sopra i Gesuiti, avesse dovuto farsi sopra una Camera di Deputati o sopra un Senato, che pure sono il fiore più eletto di ogni Nazione; vogliam dire che l'esito sarebbe stato uguale? Il lettore non rida, ma ripassi nella sua mente i nomi anche solo dei baccalari più autorevoli che hanno governato o stanno governando Francia ed Italia in questi ultimi anni, si renda conto, non della fede e pietà loro, chè in quelle regioni sarebbe merce di contrabbando, ma della moralità, della giustizia, del disinte-

resse di quei signori, e poi risponda a se stesso e tutto da sè pronunzi la sentenza. Che cosa direbbe?... Eppure essi sono gl'innocenti, i benefattori dell' umanità, ed i Gesuiti ne sono la peste ed il vitupero.

IX.

Terribile eccezione: la soppressione fattane da Clemente XIV.

Sia pure, dicono alcuni, che tanti Pontefici abbiano encomiata sì altamente la Compagnia, gli è però anche vero che un Pontefice l' ha soppressa: epperò debbe averla trovata rea. Lettore, questo è l'Achille di tutti i nemici della Compagnia. Vediamo adunque di qual valore sia. Dapprima però fingiamo che non vi fosse nessuna risposta da dare a quell' argomento, e che bisognasse concedere la conseguenza, dite sinceramente, non vi fa qualche impressione il vedere tutti i nemici di S. Chiesa, tutti i detrattori sempiterni dei Romani Pontefici, tutti gl' increduli, tutti i libertini far sempre

un' eccezione per Clemente XIV e vilipenderlo ed insultarlo delle inique loro lodi? Se credono il suo giudizio di tanto valore, perchè giudizio di Pontefice, come pregiano sì poco il giudizio di tanti altri Pontefici, che, come abbiamo veduto, hanno amato e stimato e promosso e difeso sempre i Gesuiti? Forse non sono più Pontefici, perchè favorevoli alla Compagnia? Eppure fra questi se ne contano anche dei Santi, come S. Pio V, dei dottissimi come Gregorio XIII e Benedetto XIV! e ciononostante tutti scompaiono in faccia a Clemente XIV! Che cosa vuol dire ciò? Lo spieghi il lettore.

Che io spiegherò invece in due parole come il S. Padre Clemente XIV abbia potuto sopprimere la Compagnia senza menomamente stimarla rea. Richiamate solo alla mente quello che sanno omai fino i bamboli, come la filosofia perversa del secolo scorso, avendo giurato lo sterminio del cristianesimo, volle prima di ogni altra cosa torsi dinanzi agli occhi i Gesuiti che essa chiamava i *giannizzeri del Papa*. Perciò sedotti i ministri delle Corti, e per mezzo di essi ingannati que' Principi deboli che

erano Giuseppe di Portogallo, Luigi XV di Francia, e Carlo III di Spagna, si fecero con ogni audacia a chiedere a Roma la soppressione della Compagnia. Roma non cedette alle costoro pretensioni; che anzi con brevi e con bolle apostoliche Clemente XIII difese a spada tratta l' innocenza dei Gesuiti. Allora quei Monarchi ebbero ricorso alla forza e schiantatili per via di fatto senza esame e senza processi, sempre invano da loro invocati, parte ne imprigionarono, parte ne uccisero, ed altri gittarono sulle coste degli Stati pontificii. Nè bastò questo, che invasero a mano armata il dominio della Sede Apostolica e le tolsero il contado Avignonese, Pontecorvo ed il ducato di Benevento e minacciavano perfino uno Scisma per istrappare la desiderata abolizione. Clemente XIII nondimeno con una costanza degna di S. Leone e di S. Gregorio mai non cedette e discese nella tomba oppresso di dolore pei mali di S. Chiesa. In questo stato di cose fu innalzato alla Cattedra Pontificale Lorenzo Ganganelli che prese il nome di Clemente XIV. Che cosa fece egli allora? Tentò esso pure di scon-

giurare la tempesta, procurò di calmare le Corti, temporeggiò, differì. Ma stretto dagli empi ministri, che al tutto volevano la soppressione della Compagnia, spogliato di una parte de' suoi Stati, minacciato di uno Scisma, legato dai Principi nell' esercizio del suo Pontificale ministero, mise a confronto i due mali e giudicò minore quello di consentire all' abolizione della Compagnia, che non continuare lo stato attuale delle cose e forse peggiorarlo: appunto come un Capitano di mare che sopraffatto da una tempesta s' induce a far getto delle merci, per quanto le abbia care, piuttostochè esporre più a lungo la vita dei passeggeri. Infatti il breve con cui sopprime la Compagnia non dichiara punto colpevoli i Gesuiti, nè degno il loro Istituto di essere annientato. Dell' una cosa e dell' altra in quel breve, che formò e forma la delizia degli eretici e dei framassoni, non è una sola sillaba. Che anzi fino dall' esordio lascia scorgere il suo pensiero ed il suo benevolo cuore verso la Compagnia di Gesù, significando che il distruggerla ed il privare la Santa Sede di cosa che le era *giocondissima e gratissima,* tornavale

di *massima molestia* e *dolore*. E per
gione di risolversi a così distruggerla,
adduce già egli nè demeriti, nè delitti,
degeneramento dei figliuoli di S. Ign
dal loro Istituto: ma la necessità di ve
ad una concordia coi Sovrani che ne
mandavano l' abolizione. Onde l' abolirli
da lui considerato *remedium orbi reco*
liando accomodatum: ed inoltre recava
st' altra, che la Compagnia di Gesù rid
in condizioni così estreme dai possenti
persecutori « non poteva più produrre
frutti copiosi ed estesissimi e quei vanta
a recare i quali fu istituita e da tanti
predecessori approvata ed ornata di mo
simi privilegi. » E tanto non aveva n
che dire contro di loro che dichiarava
quel suo breve di tutti amarli paternam
e di niuna reità li riprendeva. Anzi co
deva a ciascuno di essi favori e grazie
sotto pena di scomunica, interdiceva a
che si fosse di prendere occasione da
sta abolizione per osare di offenderli in
si fosse maniera. Dove mai apparisce
questo documento colpa o malvagità
Gesuiti? Ecco quello che in queste ci

stanze disse e fece il grande S. Alfonso de' Liguori. Vedendo egli come sempre più infuriava contro i Gesuiti la persecuzione, « *tutto è trama, disse, de' giansenisti e di tanti miscredenti. Se questi ottengono di veder distrutta la Compagnia, non hanno più che pretendere. Rovesciato questo baluardo, in quale sconvolgimento non si vedrebbe colla Chiesa anche lo Stato! Rovinati i Gesuiti, in vie maggiori travagli si vedrebbero il Papa e la Chiesa. I Giansenisti non hanno in mira la sola Compagnia, ma colla Compagnia la Chiesa e lo Stato.* » Quando poi ricevè la notizia della soppressione, soggiunge lo storico, « Restò percosso Alfonso da questo colpo fatale, gelò: e la notizia del fulmine scoppiato dal Vaticano, lo fe' rimanere come senza vita e senza senso. Benchè non parlasse manifestava non però nel volto la grave amarezza che provava nel cuore. » E poi un giorno, messosi discorso di questo fatto dinanzi a lui: « *Povero Papa,* disse, *che poteva fare nelle dure circostanze in cui ritrovavasi, mentre tutte le Corone concordemente hanno voluto questa soppressione? A noi*

altro non tocca che adorare in silenzio i profondi giudizii di Dio e quietarci. Dico bensì che un solo Gesuita che resti, questo solo è capace a poter rimettere la Compagnia.

Che il fatto della soppressione andasse veramente così, non vi ha più luogo a dubitarne dopo tutto quello che si è stampato di documenti e di storie. Che il Santo Padre Clemente XIV non li giudicasse rei e li sopprimesse con suo grandissimo dispiacere, è evidente da quanto sopra abbiam detto e lo osserva lo stesso protestante Schoel. Si dimostra eziandio dal concetto che ei ne esprimeva, quando non aveva al fianco i D'Aranda, i Monino, i Bernis a fargli quell' iniqua violenza. « Noi compartiamo di buon grado, dice allora, i tesori dei doni celesti, dei quali l' Altissimo ci volle dispensatori, a coloro che spinti da carità verso Dio e verso il prossimo e da zelo della cristiana religione, udiamo procurare con ogni studio la salute delle anime: nel qual numero noi computiamo i Religiosi della Compagnia di Gesù. » (1) Si

(1) Contin. Bullar. Rom. *Coelestium munerum.*

pare da quelle angustie estreme e da quella profonda malinconia che poi sempre ne sofferse, fino a farsi sentire molte volte lagrimando ad esclamare: l' ho fatto per forza. *Compulsus feci, compulsus feci.* S. Alfonso de' Liguori afflittissimo anch' egli scriveva di que' giorni al P. De Paola. *Pregate per il Papa.* (17 Giugno 1774) *Mi ha detto il Superiore dei Cinesi venuto da Roma che il Papa sta mesto ed ha ragione.* E scrivendo in Nocera al P. Villani: *Pregate Iddio per il Papa, come fo io continuamente. Pregate per il Papa, che come mi è stato scritto dalla Romagna, sta così afflitto che si desidera la morte, per più cose avvenute contrarie al bene della Chiesa.* Ed ai 12 di Giugno al medesimo. *Le nuove della Chiesa vanno di male in peggio. Sono cose da piangere per quello che mi ha detto Monsignor Rossetti venuto da Roma. Il Papa sta afflittissimo, sta sempre chiuso, non dà udienza quasi a nessuno e non isbriga negozi.* E così pure in una lettera al P. De Paola *Il Papa sta afflittissimo per le traversie che passa colle Corone e specialmente con Venezia....... Io*

non fo altro che dire, povero Papa, povero Papa, afflitto da tutte le parti. Ed in fine della lettera soggiugne: *Il Papa sta sempre chiuso e non vuol sentir niuno. Bisogna pertanto pregare con modo speciale per il Papa.* Ed in nn' altra del 25 di Agosto. *Sento da più parti che il Papa sta afflitto, sta chiuso e non negozia. Preghiamo Iddio che tolga il Papa da questa grande malinconia.* Ecco lo stato in cui si trovò dopo quell' atto il povero Clemente XIV. (1) Finalmente che la Compagnia fosse innocente a suo grande sollievo e disinganno di ognuno, volle Dio farlo conoscere e pubblicare solennemente a tutta la Chiesa per bocca di Clemente XIII, immediato antecessore di chi la doveva sopprimere, e ciò solo un qualche anno prima, affinchè nessuno potesse neppur dire che tra la proclamazione della sua innocenza e la soppressione di lei fosse passato il tempo necessario a corrompersi e guastarsi un corpo sì vasto e sì esteso. Quella magnifica Bolla, che comincia *Apostolicam pascen-*

(1) Tannoia Vita del Santo libro 3. Cap. 55.

di, (1) starebbe qui benissimo tutta intera, ma per isfuggire lunghezza, citerò solo i tratti principali. Da prima contro quelli che osarono impugnare l'Istituto di S. Ignazio, non lo riconferma soltanto, ma prende a tesserne un magnifico elogio, e mostra, come opera che è di un Santo canonizzato, fu ampiamente discusso dalla S. Chiesa, lodato, raccomandato, molte volte formalmente approvato, posto in uso per due secoli nella Chiesa con immenso frutto delle anime e quindi passa ad autenticarlo di bel nuovo: nè si contenta di una approvazione generale, ma si stende ad approvarne sia il fine, sia i mezzi, quali sono gli Esercizi Spirituali, le Missioni, le Congregazioni di spirito, l'insegnamento alla gioventù. E, quel che fa più direttamente al nostro proposito, afferma che la sperienza ha dimostrato da questa istituzione essere usciti fino a questa età moltissimi propugnatori della fede ortodossa e sacri predicatori che con invitta fermezza d'animo sostennero per mare e per terra pericoli per evangelizzare genti bar-

(1) Bull. Rom. Cl. p. XIII.

bare e feroci, che altri di quelli che professano così lodevole Istituto attendono a coltivare la gioventù nella Religione e nelle buone lettere, altri a dare gli Spirituali Esercizi, ad amministrare i Sacramenti, soprattutto della Penitenza ed Eucaristia, ed a predicare nelle campague: che però cotesto Istituto della Compagnia fu per questa opera esimia suscitato dalla divina Provvidenza. Aggiunge poi che egli ne prende le difese, perchè così lo domanda la giustizia, così glielo richiede la carità e per secondare i giusti desiderii dei Vescovi, che da tutti i paesi Cattolici per lettera gli hanno raccomandata la stessa Compagnia, dalla quale attestano di ritrarre massimi vantaggi. Da ultimo in loro difesa apporta una ragione d'immenso peso, cioè che, se la Compagnia fosse quello che gli empi la proclamano, tornerebbe ad immensa ingiuria e contumelia della S. Chiesa, perchè sarebbe ella che avrebbe errato, stimando cara a Dio e pia una Società empia ed irreligiosa ed avrebbe ingannato il mondo tanto più iniquamente quantochè per oltre a 200 anni l'avrebbe con sua vergogna e con gravissimo danno

dei fedeli non solo tollerata, ma portata nel seno. Fin qui quel gravissimo Pontefice. Ma dopo tuttociò anche riesce l'obbiezione tratta contro i Gesuiti, dalla loro soppressione? Non, certo a dimostrare la loro reità, come l'ha autenticato solennemente l'antecessore di Clemente XIV d'accordo con l'Episcopato cattolico; sì, a dimostrare che diverso fu il modo seguito dai due Pontefici Clemente XIII e Clemente XIV nel provvedere al bene della Chiesa. Clemente XIII scelse quello di resistere ai Potentati, proteggendo le vittime dal loro ingiusto furore: Clemente XIV pensò più conveniente concedere uno spontaneo sagrifizio di queste vittime per amor della pace. A noi non tocca dare sentenza intorno al merito dei due giudizii. Per certo l'uno e l'altro mirarono al meglio della Chiesa. Il sollevamento della spaventosa procella, scatenatasi indi a poco contro la Chiesa e la Santa Sede e l'abbattimento dei troni e l'eccidio dei Re e le carcerazioni e le spogliazioni dei Papi, successori di Clemente, XIV provarono pur troppo che la speranza della pace, nutrita da questo Pontefice andò de-

lusa. Ma ciò nulla detrae a quella rettitudine d'intenzioni che egli ebbe nel risolversi a ciò che fece, secondochè posero in chiaro due moderni Gesuiti, il P. Giuseppe Boero ed il P. Saverio di Ravignan, i quali restano ancora gli Apologisti di Clemente XIV più veritieri ed alla sua memoria più riverenti. Del resto non seguita e mai non seguiterà in eterno, che è quello che fa qui all'uopo, che l'abolizione della Compagnia implichi veruna condanna nè de' suoi membri, nè della sua dottrina, nè del suo Istituto.

X.

I Papi
ed i Gesuiti degli ultimi cento anni.

Riuscita poi la soppressione della Compagnia di Gesù d'incredibil trionfo a tutti i nemici della Chiesa, come aveva prenunziato il buon S. Alfonso de' Liguori, e trabalzata la navicella di Pietro da quella furiosissima burrasca, che sotto Pio VI e Pio VII tanto l'afflisse, i Pontefici mai

non deposero il pensiero di ristabilirla. Pio VI lo volle, ma non potendolo per quelle ragioni medesime che avevano legate le mani al suo Antecessore, almeno li autorizzò nella Russia, colmandoli di ogni maniera di lodi. Pio VII poi, respirando finalmente dalle persecuzioni che tanto l' avevano agitato, pensò subito di rimettere in piedi la Compagnia di Gesù, come aveva desiderato di fare sino dai primordii del suo Pontificato. Ma sono da notare la parole con cui si esprime nella sua celebre bolla, *Sollicitudo omnium Ecclesiarum. Pel ristabilimento della Compagnia, col consenso unanime di quasi tutto l' Orbe cristiano, ci vengono recate istanti ed urgenti suppliche ogni giorno dei nostri venerabili fratelli Arcivescovi e Vescovi, e di ogni ordine e ceto di personaggi insigni... La dispersione delle pietre del Santuario, avvenuta per le recenti calamità e vicende, la disciplina degli Ordini regolari scadente, alla cui riparazione son volti ora i nostri pensieri e le nostre sollecitudini, richiedono che noi a desiderii così giusti ed universali assentiamo. Conciossiachè ci cre-*

deremmo rei di gravissimo delitto alla presenza di Dio, se in tante necessità della Republica, trascurassimo di adoperare quei presidii salutari che con singolar provvidenza Iddio ci somministra: e se noi, collocati nella navicella di Pietro sempre agitata e scossa dai turbini, rifiutassimo quegli esperti e valenti rematori, che ci si offrono a rompere i flutti, che ad ogni momento ci minacciano naufragio e morte. (1) Le quali parole sono così esimie, così singolari che esse, quando fossero anche sole, basterebbero a contrappesare tutti gli affronti che in tre secoli si sono scagliate contro la Compagnia di Gesù. E tuttavia da quel tempo in poi niuno de' Romani Pontefici lasciò mai di mostrare, come era avvenuto prima della soppressione, alla Compagnia tutta la fiducia e tutta l'amorevolezza. Leone XII affidò in Roma ai Gesuiti l'Università Gregoriana e volendo dotare di un Collegio quasi somigliante ad Università la sua patria Spoleto, non credette di affidarlo ad altre mani. Gregorio XVI,

---

(1) Bullar. rom. Pii VII.

oltre alle tante Missioni che volle loro raccomandate, oltre alle mille prove di affetto e di stima che diede loro, ebbe tal fiducia dei Gesuiti, che, per quanto essi si sottraessero all' impegno, pure li costrinse a prendere la direzione del gran Collegio di Propaganda. Pio IX niente dissimile da suoi antecessori, fabbricò loro Chiesa e Collegio in Sinigaglia sua patria, innalzò agli onori degli altari presso a settanta tra Martiri e Confessori della Compagnia, istituì di loro un Collegio apposito di Scrittori sotto il titolo di *Civiltà Cattolica,* che difendessero in ogni tempo le dottrine della Chiesa ed impugnassero gli errori correnti, e con mille amorevoli degnazioni non cessò mai di mostrarsi loro affettuosissimo Padre. Nè il regnante sommo Pontefice Leone XIII fa punto altrimenti. Anch' egli continua a valersi di loro nelle Scuole e nelle Missioni, e quando uscì in Francia l' iniquo decreto che discioglieva le case dei Gesuiti in quel regno: *Ordinammo,* dice egli (1) *al nostro*

(1) Lettere di S. S. Papa Leone al Card. Arciv di Parigi.

Legato dimorante a Parigi che subito avesse presentato le nostre lagnanze ai ministri, ed avesse in pari tempo dimostrato come non avessero meritato un simile trattamento tanti personaggi di specchiata virtù: la cui carità, dottrina ed operosità con sommo studio e perspicace prudenza impiegate specialmente nell'educare la gioventù, questa Sede apostolica sempre riconobbe e tiene in grandissima stima: personaggi alla cui virtù, colla singolare loro benevolenza e con chiarissima dimostrazione di stima, i Francesi rendono omaggio, affidando spontaneamente e pieni di fiducia alla loro dottrina e saviezza i più cari pegni che essi abbiano, cioè i giovinetti loro figli. »

Dopo testimonianze così splendide potrebbe sembrare inutile l'allegare altre autorità in favore dei Gesuiti: siami lecito tuttavia l'aggiungere ancora una parola. « Io ho sott'occhio, scriveva il Curci, quando era altro uomo che non ora, due grossi volumi in foglio, manoscritti (e li depose nella biblioteca del Gesù di Roma, perchè ognuno che il volesse potesse consultarli) contenenti

dieci mila, trecento trentacinque testimonianze di quali furono più ragguardevoli personaggi che vissero lungo i duecento trenta tre anni che durò la Compagnia; nè di personaggi soli, ma di Concili, di Ordini religiosi, di Republiche, di Governi, di Municipii. E vi si recano per lungo colle precise citazioni dei libri, tomi, pagine, manoscritti di biblioteche onde furono tratti con un' accuratezza rara in somiglianti lavori, ed è opera del Conte Malabaila di Osasco, che poco prima di sua morte ne fece dono al Collegio di Torino. Or di questa immensa mole poniamo in luce solo una testimonianza che varrà per molte. Il Clero di Francia, raccolto nell' assemblea del 1761, composta dei Cardinali, Arcivescovi e Vescovi di tutta la Francia, richiesta del suo parere intorno ai Gesuiti, rispose, che *sommi erano i vantaggi recati dai Gesuiti nelle loro diocesi colla predicazione, colla cura delle anime, colle missioni, colle congregazioni, cogli Spirituali esercizi impresi coll' approvazione e sotto l' autorità loro medesima.* E nell' assemblea dell' anno seguente, ecco come parlano al Re:

Sire, nel dimandare che oggi facciamo la conservazione dei Gesuiti, noi abbiamo l'onore di presentare a Vostra Maestà il voto unanime di tutte le province ecclesiastiche del suo regno. Non possono esse immaginare senza sbigottimento la distruzione di una società di religiosi, ragguardevoli per l'integrità dei loro costumi e pei servigi senza numero da loro prestati alla Religione ed allo Stato. Questa Santa Società ebbe a soffrire ognora grandi contraddizioni sino dall'epoca del suo stabilimento. I nemici della fede la perseguitarono sempre e nel seno medesimo della Chiesa trovò essa avversarii tanto pericolosi rivali de' suoi successi e de' suoi talenti quanto oculati per trarre profitto de' suoi più leggeri difetti. E dopo molti altri encomii conchiudono quei Prelati. *Da ciò comprendete, o Sire, che tutto vi parla in favore dei Gesuiti. La religione vi raccomanda i suoi difensori, la Chiesa i suoi ministri, le anime cristiane i depositarii dei segreti delle loro coscienze, un gran numero di vostri sudditi i maestri che li allevarono, la gioventù tutta del vostro*

regno quegli uomini che formar debbono il loro spirito ed il loro cuore. Esaudite, o Sire, tanti voti insieme riuniti, non permettete che nel vostro regno, contro le regole della giustizia, contro quelle della Chiesa, contro il diritto civile, una Società intera venga distrutta senza averlo meritato. E quel che fu fatto nel secolo passato fu fatto altresì nel nostro, e dovunque è scoppiata la persecuzione dei Governi massonici contro i Gesuiti, sono sorti i Vescovi a gagliardamente difenderli. Memorabili tra le altre sono le difese fatte dei Gesuiti dall'Episcopato Elvetico ai tempi del Sonderbund; quelle dell'Episcopato italiano nel 1847 contro gli assalti del Gioberti, penna e lingua della Carboneria; quella dell'Episcopato Germanico nel 1872 contro il dispotismo dioclezianesco del Bismark, e le recentissime dell'Episcopato Francese, l'anno testè decorso, contro le infamie del furente radicalismo gambettiano. Questi documenti, benchè pochissimi di numero rispetto a quelli che si potrebbono citare, bastano a dimostrare qual sia il concetto che insieme ai sommi Pontefici ha formato l'Episcopato

della Compagnia di Gesù in ogni tempo: epperò debbono bastare ad un lettore Cattolico per formare o riformare il suo giudizio intorno ad essa: in qualunque caso basterà a dimostrare che non sono i Gesuiti in sì misera condizione e che, se non godono le simpatie di certuni, non è un gran danno, fin che godono la stima e l' affezione di certi altri.

Si potrebbe qui da ultimo, volendolo, mostrare che anche il Cielo non ha mancato con castighi esemplari di difendere la Compagnia, ed io ne avrei in pronto fatti terribili ed anche recenti; ma so molto bene che il nostro secolo si appaga meglio del caso che della divina Provvidenza. Tuttavia, sia pur caso, vari storici hanno osservato che que' Monarchi, i quali pescarono in quell' atto solenne d' ingiustizia che fu il fare violenza al Sommo Pontefice, tutti l' espiarono sia nel loro regno, sia nelle proprie famiglie. Il Re di Napoli perdette una parte de' suoi Stati, Luigi XV finì, come ognun sa, tra i rimorsi e la disperazione la vita, Luigi XVI lasciò la testa in man del carnefice. Nel Portogallo fu acerrima la

persecuzione contro i Gesuiti, ma la casa di Braganza fu costretta a fuggire di là dei mari. Nella Spagna fu implacabile l'odio contro i Gesuiti, ma Carlo IV in lunghe sciagure di famiglia, seguite da un perpetuo esilio, espiò l'ostinazione di suo padre. L'Austria dell'Imperatore Giuseppe II si vide umiliata, mutilata, e sul punto di annientarsi. In tempi a noi più vicini Carlo X li cacciò in esilio e li seguì, Luigi Filippo mosse cielo e terra per annientarli e finì esule. Dei privati che si segnalarono ultimamente nel perseguitare la Compagnia riportano il vanto l'infelice Gioberti ed Eugenio Sue: ma quegli non ebbe chi l'assistesse nell'ora estrema, questi morì impenitente. E vi sono tanti altri fatti speciali... ma, già si sa, per molti questo è un mero caso e per me lo sia pure: solo prego Dio di tutto cuore che niuno debba farne la sperienza, poichè, sebbene tutta la giustizia non si faccia quaggiù, pure molte volte quaggiù si comincia.

XI.

I Gesuiti hanno contro di sè uomini dotti, uomini santi, Governi illuminati, ecc.

Che i Gesuiti abbiano contro di sè anche alcuni uomini dotti si può concedere: poichè pur troppo il sapere non va sempre congiunto colla virtù e non libera sempre dalle passioni. Vi ha tra i dotti dei nemici giurati di S. Chiesa e di Gesù Cristo, come pur troppo si vede ogni giorno ed i fedeli debbono sapere che Gesù Cristo ha detto, *si me persequuti sunt et vos persequentur:* che se hanno perseguitato lui, perseguiteranno anche i suoi seguaci e molto più quelli che professano di seguitarlo nell' Apostolato. Chi si meraviglia di ciò, e peggio se ne scandolezza, non dà prova di aver compreso troppo lo spirito dell' Evangelio. Ma quanto ad uomini Santi io ci avrei le mie difficoltà e prima di riconoscerli tali, vorrei aspettare la bolla della loro canonizzazione. Gli uomini Santi non prendono

per sistema di opporsi ad una istituzione fondata dalla Chiesa, approvata dai Sommi Pontefici ed operante sotto la direzione dell' Episcopato. Gli uomini Santi sanno o debbono sapere che non è lecito ad ogni privato il levarsi a giudice, riprensore e condannatore di un Ordine religioso: perocchè tal giudizio appartiene essenzialmente alla Chiesa. Gli uomini Santi, soprattutto li Ecclesiastici, debbono sapere che i cattolici sono in obbligo di aver comunione di carità con tutti quelli che sono in comunione di fede colla Cattedra di Pietro. Gli uomini Santi debbono sapere che lo sparlare e dir male di tutto un Ordine religioso aggiunge alla maldicenza anche la calunnia, in quanto è moralmente impossibile che tra i supposti rei non vi sieno anche di molti innocenti. Gli uomini Santi, anche quando conoscono la vera reità dei Sacerdoti o Religiosi non ne fanno rumore, ma o ne avvertono caritatevolmente i superiori che vi possono metter riparo, o ne piangono segretamente dinanzi a Dio, implorandone da lui il rimedio: non vanno però mai attorno per le case e per le piazze a diffamarli, sa-

pendo che pur troppo le persone rozze ed inesperte confondono la bontà della religione con quella dei religiosi. Mi sembra adunque che in vista di queste e di altre ragioni non sia altutto fuor di proposito il dubitare della santità di costoro.

Veniamo ai Governi *illuminati*. Se questa asserzione fosse stata fatta un secolo fa, quando la più vasta cospirazione di cui serbino memoria le storie, aveva oppressa con ogni sorta di accuse e violenze la Compagnia e chiusa ad essa ogni strada a scolparsi, io vorrei quasi concedere che qualche Sovrano mezzo stupido o soverchiamente timoroso avesse potuto, se non persuadersi, almeno dubitare della loro reità o temere da loro qualche cosa, e con una cotal buona fede perseguitarli: ma perchè ai nostri giorni un Governo si lasci sul serio spaventar dai Gesuiti, bisogna ricorrere ad un tal grado di stupidità che non si può ammettere nell' umana natura. E vaglia la verità, nella seconda metà del secolo scorso furono cacciati i Gesuiti dagli Stati borbonici e braganzesi d' Europa e di oltre Oceano. Allora le corti di Spagna, di Francia, di Na-

poli e di Portogallo erano dominate da quattro ministri tirannici e massoni, che erano il D'Aranda, il Choiseul, il Tanucci ed il Pombal, i quali tenevano come sotto tutela i loro Re, imbecilliti dalle effeminatezze o raggirati da sottilissime imposture. Ben sedicimila Gesuiti furono allora esiliati, incarcerati, sbandati e maltrattati con incredibili spietatezze, fra i plausi dei giansenisti e dei filosofastri, liberali di quel tempo. Le accuse apposte alle innocenti vittime per legittimare con qualche apparenza tanta iniquità, erano molteplici e prevalevano le politiche. I Governi ebbero in mano tutti gli archivii delle case, dei collegii, delle università, delle missioni della Compagnia di Gesù: ebbero ogni agio di formare quanti processi fosse stato in loro piacere. Ma che ne uscì poi di fatto? Nulla di nulla. I Gesuiti privati perfino del naturale diritto della difesa furono condannati dai quattro Governi senza verun processo: e la storia, passato un secolo, aspetta ancora una prova, dico *una prova sola* che dimostri vera una *sola* delle accuse che allora si fecero risonare sì alto per giustificare questo delitto.

L'hanno confessato essi medesimi, disp
di non poter dar corso ad un processo
lunque, come smaniavano di fare per
vare le apparenze della legalità. A' dì r
poi le polizie, che arrivano a pescar
fondo di tutte le società segrete, pos
ignorare quel che fanno i Gesuiti?
hanno in mano tutte le loro corrispond
e non sanno tutto quello che dicono e
fanno? Nel quarantotto hanno frugate
le loro case, hanno avuto in mano tu
loro scritti: in qualche luogo sono an
ad inquietare (cosa incredibile ma pur
fin nelle Chiese le tombe dei morti:
che n'è venuto fuori? Ve lo dirò: i
cali colla profonda loro scienza hanno
puto scambiare in Friburgo un superbo
binetto di macchine di fisica con istron
da torturare!!! Affè sì che sovrastano
Gesuiti i pericoli ai Governi ed agli S

Del resto quali sono i Governi ill
nati che li nemicano? L'Austria lascia
tiplicare le loro case, e non teme cong
In Belgio, tranne gli affigliati delle
massoniche, ogni cittadino li tiene ca
non teme pel suo Governo. L'Inghilte

ha nei suoi tre regni e nelle sue colonie, e non palpita per cagion loro. Negli Stati Uniti sono diffusi per ogni dove e tanto non si teme di loro che il Governo stesso più d' una volta ha promossi e sostenuti i loro stabilimenti. Quali sono dunque i Governi illuminati che respingono la Compagnia di Gesù? La Germania, ma non la Germania degli anni scorsi, la quale anzi si giovava di loro e presso ad ottanta ne ebbe a premiare per le cure che avevano prestato sui campi di battaglia, nelle ambulanze e negli ospedali all' esercito, sì la Germania massonica che imprigionò Vescovi, Sacerdoti, Fedeli di ogni condizione, che disertò parrocchie, che aggravò di multe Capitoli e privati, che divietò l' insegnamento cattolico, che distrusse gli ordini religiosi, che rinnovò in pien secolo decimonono la persecuzione già sì celebre di Giuliano l' Apostata. Anche il Governo attuale di Francia osteggia i Gesuiti: ma la Francia dei Gambetta, dei Ferry, dei Constans è proprio un Governo illuminato? Oh donde le è derivata questa copia di luce che tanto la irradia? Fino agli anni scorsi li aveva in tutti

i suoi stati, li lasciava in presso a settanta Collegi impartire l'educazione al fiore più bello della gioventù, con indicibile contento dei Padri di famiglia, li ha voluti perfino sui campi di battaglia nell'Africa, nella Crimea, in Italia, li ha uditi anche nella sua corte e non aveva motivo di lagnarsene. Come è avvenuto questo cambiamento? La luce la recarono gli assassini della Comune, reduci da Numea, i Comunardi insediati nelle Camere e nei Municipii, quelli che vogliono la scuola senza Dio, le città senza Chiese, il popolo senza Religione: ma se siffatto Governo è illuminato, i Gesuiti hanno torto davvero. Finalmente la guerra ai Gesuiti è viva soprattutto in Italia. Però da quanto tempo in qua? Prima dell'attuale Governo non certo: chè allora i Gesuiti avevano Case e Collegi da un capo all'altro d'Italia e niuno insospettiva di loro. Incominciò contro essi la guerra, quando prevalse la Rivoluzione e cominciò la guerra contro la Chiesa e l'augusto suo Capo. Si dovrà dunque chiamare Governo illuminato quello dei Cavour, dei Farini, dei Lanza, dei Ricasoli e via via fino agli odierni De-

pretis, Cairoli e Villa, un Governo cioè composto successivamente di tutti i satrapi della Massoneria, un Governo che ebbe sempre l' odio di Cristo e della sua Chiesa nel cuore, che spense tutti gli Ordini religiosi, che confiscò le entrate loro e dei seminarii, che spogliò in tutte le maniere il Clero e lo assoggettò con esempio inaudito alla leva militare, che corrompe studiosamente la gioventù nelle scuole, che colle pubbliche rappresentazioni dei teatri, e col giornalismo empio, colle stampe e fotografie indegne abbrutisce i popoli, che osteggia il Vicario di Cristo abbeverandolo ogni giorno di fiele: un tal Governo si chiamerà illuminato? Per verità possono i Gesuiti deplorare che sia lor divietato da questi empi il prestare alle anime e sopratutto alla gioventù quegli aiuti che avrebbono potuto co' loro ministeri, ma non rimpiangeranno mai di essere avversati da cotale genia di governanti. Guai a loro quel giorno che riportassero l' approvazione di chi nemica si furiosamente Gesù Cristo e la sua Chiesa!

XII.

I Gesuiti hanno insegnato tanti errori!

Sarebbe opera lunghissima l'enumerare tutte le accuse che furono fatte all'insegnamento dei Gesuiti ed io voglio essere breve. Tuttavia dirò qui una parola delle accuse più gravi e solenni e per quanto sia una parola sola, penso che basterà all'uopo. I Gesuiti hanno insegnato, come lor propria la teorica del fine che giustifica i mezzi pravi. Ebbene questa prima accusa non è altro che un'atroce calunnia. Nessuno Scrittore gesuita, dei cento mila e più che hanno pubblicati libri, nè da vicino, nè da lontano, ha mai insegnata o anco solo insinuata qnesta perversità. Si badi che diciamo *nessuno, neppur uno solo*. Questa dottrina fu attribuita al P. Escobar, e la verità è che egli insegna tutto l' opposto. Ecco le sue parole (libro III, capo 6, num. 73) « Se l' operazione è prava pel suo oggetto ossia in se stessa, ed è ordinata a buon

fine, non per questo muta la sua moralità, *ma rimane assolutamente e semplicemente prava*, verbigrazia il rubare per fare limosina. Perocchè l'azione cattiva non è capace di alcuna morale bontà, ciò che ha una qualche privazione di bontà debita essendo semplicemente pravo. » Così egli. E così essendo si può dare una calunnia più sfrontata di questa? Del resto, è degno di ricordanza che in questi ultimi tempi un celebre oratore tedesco, dal pulpito, promise venti mila lire a chiunque avessela incontrata in qualche scritto di un Gesuita; ma le venti mila lire gli rimasero in tasca, mentre niuno, per quanto frugasse nelle biblioteche venne a capo di scovarla. Ma se non si trova presso gli Scrittori Gesuiti, non vi sarà qualche altro luogo dove si possa ritrovare? Io vorrei che qualche deputato o senatore d'Italia facesse una simile proposta rispetto ai Ministri framassoni e liberali che hanno, come dicono essi, fatto l'Italia: chè a me basterebbe l'animo nello spazio di dieci minuti di vincere ducento mila lire. Citerei la buon'anima di Cavour, il quale confessava che la politica che egli usava era

politica da *balossi*, cioè da bricconi. Citerei Massimo d' Azeglio il quale definiva questa politica, da lui pure intronizzata, una politica fondata nella morale di due pesi e due misure, e conseguentemente in una morale ribalda, non meno nei fatti della vita pubblica che in quelli della privata. Citerei il gran principio del Salvagnoli, che colla verità non si governa. E poi con in mano il libro del Lamarmora, *Un po' di luce*, coi due libri stampati da Luigi Zini, in cui espone i criterii supremamente *morali* di Governo, seguiti dai destri e dai sinistri, che hanno in questi venti anni spolpata e disonorata l' Italia e soprattutto col Diario del Persano, mostrerei come per conseguire il fine di unificare l' Italia si sono adoperate tante finzioni, ipocrisie, menzogne, tradimenti, inganni da infamarne per tutti i secoli l' Italia e ne darei le prove così lampanti, solenni ed irrecusabili da confondere chiunque abbia ancora fronte capevole di vergogna. Ma che però? Essi sono i candidi ermellini, ed i Gesuiti sono i grandi colpevoli: e buon pro lor faccia.

Un' altra dottrina attribuita ai Gesuiti è

quella delle restrizioni mentali che le anime candide dei liberali non possono patire come contrarie alla sincerità. Per mostrare la maliziosa ignoranza di questa insipida calunnia, basti dire che la dottrina seguita in ciò dai Gesuiti è la comune di tutti quanti i Moralisti cattolici, e segnatamente di S. Alfonso de' Liguori, il quale distingue per appunto restrizione da restrizione, come i teologi Gesuiti, condanna come essi le illecite, approva come essi le lecite: ed a mostrarle lecite, quando sono, si serve degli stessi loro argomenti, e reca gli stessi esempi, che recano gli altri moralisti, cioè gli esempi di restrizioni mentali usate da Nostro Signore Gesù Cristo e registrate nel Vangelo. Ma per buona regola delle loro sì meticolose coscienze, sappiano questi signori che nessun Gesuita concede lecita la restrizione mentale con cui, per esempio, un Governo propone di *liquidare* un patrimonio, intendendo di confiscarlo, e propone di *riordinare un asse* laicale od ecclesiastico intendendo di *rubarlo*. Questa sorta di restrizioni mentali sono tutte riprovatissime dai Gesuiti: e forse per odio di loro, *in*

odium personarum, i liberali quando si sono impadroniti di uno Stato, si affrettano a praticarle: e la colpa naturalmente è tutta dei Gesuiti e della loro corruttrice morale!

Viene poi l'orrenda accusa di avere insegnato il regicidio: ma non è qui luogo di rifare l'apologia dei Suarez, dei Bellarmino, dei Molina e di altri celebri teologi per quel che spetta alla dottrina del Regicidio: basta il dire che di quei profondi Teologi non vi ha una parola che sia stata censurata dalla Chiesa: sono anzi in riputazione altissima presso tutti i Teologi che meritano questo nome. Neppur fa bisogno di ritessere la storia del libro e del caso del Mariana che nel 1599, parteggiò, sotto mille condizioni che rendevano l' ipotesi più ideale che reale, per la sentenza della lecita uccisione del tiranno: sentenza in quei tempi comune fra i teologi, e la sostenne in un libro, scritto apposta pel giovane Principe, che fu poi Filippo III di Spagna e stampato con tutte le revisioni dei dottori e dei censori regii e persin col privilegio della Corte. Il qual libro sarebbe trascorso inosservato del tutto, se gli Ugonotti, dopo

l' Assassinio di Enrico IV di Francia non ne avessero preso ansa, come fanno i liberali odierni, di calunniarne i Gesuiti. Il D'Alembert testimonio autorevolissimo, e non sospetto ai rivoltosi, nel suo libello *sulla distruzione dei Gesuiti*, così ha scritto « Venivano ad un'ora i Gesuiti rappresentati e come idolatri del dispotismo, per avvilirli e come predicatori del regicidio, per renderli odiosi. Queste due accuse sembravano alquanto contradditorie, ma *non si trattava di dire la verità,* bensì *di dire dei Gesuiti il peggior male che si potesse* » Del resto la dottrina del regicidio o tirannicidio che si voglia, sotto qualunque forma od attenuazione presentata, tanto non è, e non può essere propria dei Gesuiti che è nel loro Ordine formalmente proscritta e coi più rigorosi divieti è ad ogni suo membro interdetto di mostrarne la menoma approvazione nè pure indiretta: e questo non solamente in pubblico e cogli scritti, ma neppure in privato e di viva voce. Ciononostante si continuerà sempre nella stessa accusa e, quel che è più meraviglioso, da quelli proprio, che hanno armata la destra

dei Fieschi, dei Pianori, dei Milano, degli Orsini, dei Nobiling, dei Moncasi, dei Passanante, e di molti altri lor simili, che hanno portato questi assassini in palma di mano, che li hanno celebrati in versi, coniate in loro onore medaglie, posti i lor nomi nelle pubbliche strade, elevate alla loro memoria statue, e pensionatene le madri. E ciononostante i Gesuiti sono i malfattori e tutti costoro che cosa sono? gli amici ed i difensori dei Re.

Non negherete, aggiunge alcuno, però che i Gesuiti hanno insegnato il probabilismo, il molinismo ed una morale rilassata, dunque? Ecco quanto ai due primi capi non nego nulla, sì hanno insegnato il probabilismo ed il molinismo: e senza entrare nel merito intrinseco di que' sistemi, risponderò in primo luogo, che nè tutti i Gesuiti, nè sempre hanno insegnato que' sistemi, poichè, trattandosi in essi di opinioni lasciate libere dalla Chiesa, i Gesuiti hanno presa per sè quella libertà che la Chiesa ha lasciato a tutti. In secondo luogo dirò che quelli che hanno insegnato il probabilismo ed il molinismo non hanno fatto niente che

non potessero fare lecitamente, poichè la S Chiesa non ha mai divietato nè l' uno nè l' altro e quei sistemi sono abbracciatì da innumerevoli teologi che non sono Gesuiti. Oso dire di più che quei due sistemi sono magnifici e molto saldamente fondati. Il probabilismo che si riduce poi tutto in questo nel dar licenza, nelle quistioni e nei casi in cui non si può avere certezza, di operare seguitando ragioni solide e gravi autorità, è sottosopra il modo di operare di tutto il genere umano ed è sistema omai fatto comune a tutti i Teologi, soprattutto dopo che S. Alfonso de' Liguori, valendosene ampiamente, l' ha colla sua autorità accreditato. Il molinismo è uno dei varii modi con cui i Teologi si sforzano di comporre quelle due verità ugualmente di fede, la necessità della divina grazia per operare il bene e la libertà dell' uomo sotto l' influsso della grazia divina, ed è modo sì semplice, sì chiaro, sì bene confortato dall' autorità delle divine Scritture che a niun teologo è disdetto l' accettarlo. Nè per quanto altri schiamazzi, urli e declami in contrario, farà mai che sino al mille ottocento ed ot-

tantadue, sia l'uno o l'altro sistema proibito dalla Chiesa, anzi neppure sconsigliato, giacchè in Roma stessa, sotto gli occhi del Vicario di Gesù Cristo si stampano libri che li professano amendue e si insegnano eziandio nelle scuole dal Clero. Questo però sotto una condizione che non si scambi il sistema del Molina con le proposizioni condannate del Molinos, come ha fatto qualche anno fa in Firenze un cotal Filopatride, che sentenzia di teologia e di canoni come farebbe un Cafro di architettura o di Astronomia.

Quanto alla morale rilassata, che cosa dire? I principii morali che i Gesuiti professano non sono punto particolari a loro, ma comuni a tutti: non sono occulti ma chiari ad ognuno. Essi insegnano pubblicamente e stampano libri che vanno per le mani di tutti. I loro corsi filosofici, morali e dommatici sono da molti Vescovi prescelti per testi nelle scuole dei loro Seminarii. Essi predicano in pubblico e quanto stampano e predicano tutto è sotto l'autorità e la giurisdizione della S. Sede e dell'Episcopato e del Clero collocato in uffizi

pastorali e anche sotto la loro revisione. Ed in vero è cosa piena di meraviglia che la Chiesa, le Congregazioni romane e l' Episcopato Cattolico non abbiano mai scoperto nell' insegnamento dei Gesuiti, dottrine contrarie alla legge naturale non che all' evangelica: e le debbano poi scoprire proprio i più acri e indiavolati nemici della Chiesa, del Papa, del Clero e della fede stessa di Gesù Cristo: gente che erige in sistema l' Ateismo e l' arte di pervertire le anime umane, abbassandole alla condizione delle bestie. Non è fatto curioso codesto, che onora sopra ogni lor merito i Gesuiti?

Ma non insegnarono alcune sentenze che poi furono condannate dalla Chiesa? Sì alcune pochissime e furono pochissimi ad insegnarle e quel che più monta senz' alcuna loro colpa. È pertanto da sapere che in quella vastità smisurata di scienza che è la morale, vi furono sempre certe proposizioni più o meno incerte, e quindi disputate in vario senso dai Sacri Dottori. La Chiesa, che non ha la strettezza di cuore che hanno certuni, le lasciò agitare dai Teologi finchè parve alla sua sapienza d' interporvi sen-

tenza, i Gesuiti che non hanno il dono della infallibilità fecero quel medesimo che gli altri teologi: finchè quelle sentenze furono disputabili le disputarono; quando la Chiesa le definì, prontamente si acquetarono alla sua definizione. Ora, come non torna a niun disonore degli altri teologi l'aver difeso, quando era lecito, certe opinioni che poi furono riprovate, così non torna a niun disonor della Compagnia l'aver fatto altrettanto. Chi, a cagion di esempio, recherà a colpa del grand'Ordine Domenicano, che alcuni suoi membri abbiano impugnato con altri teologi l'immacolato concepimento di Maria? L'hanno fatto quando era lecito il farlo, e non è altro che maggior loro merito l'esservisi poi sottomessi appena v'intervenne la pontificia definizione. Similmente vuol dirsi di certe sentenze difese un tempo dalla Compagnia e da altri Teologi, i Gesuiti le difesero quando era lecito, le ripudiarono quando dalla Chiesa furono ripudiate. E chi si meraviglia che ciò sia avvenuto, mostra di aver ben poca sperienza negli studi sacri, mentre è cosa nota non esservi Dottore cotanto illustre che,

trattandosi di speciali quistioni, non abbia qualche sentenza che dai teologi posteriori non sia stata unanimente abbandonata e perfin dalla Chiesa. Solo allora se ne potrebbe fare qualche aggravio ai Gesuiti, quando essi soli le avessero insegnate, o molto più, quando le avessero sostenute dopo la loro condannazione: ma questo è ancora a dimostrare, e che è più, mai non si dimostrerà, perchè non è vero.

XIII.

Son dunque impeccabili i Gesuiti? sono necessarii alla S. Chiesa?

Come tirino alcuni le conseguenze sopraddette io non so: tuttavia risponderò all' una ed all' altra domanda, perocchè si fa assai spesso, dicendo che nè l' uno nè l' altro. La Compagnia di Gesù è un corpo d' uomini e non può non avere i suoi difetti. In tante migliaia che contò di scrittori, di predicatori, di maestri, di missionarii, di operai evangelici, nelle scuole, sui

pulpiti, nei confessionali, nelle università, in mezzo a nazioni barbare ed a popoli colti, nelle città e nelle campagne, nei tugurii e nelle reggie, nei monasteri e nelle galee, in tanta varietà di studi, di lavori, di esercizi, il pretendere di non trovare altro che virtù e meriti, è non conoscere l'umana natura. Una società d'uomini, sempre ed in tutto irreprensibili, non può trovarsi che in cielo. Quaggiù questo privilegio non fu dato nè ai sette diaconi, pieni di Spirito Santo, eletti dagli Apostoli, nè ai dodici Apostoli eletti dal divin Salvatore in persona. Riconoscono dunque i Gesuiti i loro difetti come li riconoscono tutte le Religioni. Che anzi fanno di più, vegliano sopra di essi ed i Superiori in ogni casa, ed i Reggitori supremi in tutto l'Ordine s'adoperano con ogni zelo per diminuirli, per estirparli. Quel solo che pretendono i Gesuiti è che il corpo mai non abbia prevaricato, nè col rinunziare al suo fine che è la salvezza propria ed altrui, nè col cambiarlo in uno scopo che non fosse, non dico empio, ma neppur mondano, nè coll'abbracciare dottrine condannate, nè coll'adoperare mezzi alieni dalla virtù e dalla santità.

Che se in mezzo a tanta moltitudine di scrittori, di operai, alcuno trasmodò fu obbligato subito a ritrattarsi e veniva confutato da suoi medesimi confratelli. Così per esempio il Gretsero ed il Richeome confutarono il Mariana, il Tournemine scrisse contro l' Arduino, il Berthier contro il Berruyer. Se non si emendavano, oppure il fallo era stato troppo grave, la Compagnia li rigettava dal suo corpo o li lasciava uscire come fece coi Padri Lapilloniere, La Mothe, Maimbourg, Passaglia, Curci ed altri, valendosi dell' efficace rimedio di potare i rami per conservare la pianta. Chi non ha intesa a suoi giorni sulle labbra dei nemici della Compagnia la storia del celebre P. Lavallette? Ebbene fu un procuratore di una Missione, che per imperizia s' ingolfò in affari secolareschi più di quello che si addicesse ad un religioso. E dico per imperizia, perocchè era uomo pio, e rimase dolentissimo di quel che aveva fatto. Appena però i Superiori se ne avvidero, gli tolsero ogni amministrazione e lo cacciarono dall' Ordine. E la Compagnia facendo così, credette sempre di aver fatto quanto e po-

teva e doveva secondo ogni rigor di coscienza. Giacchè una religione, anzi un corpo morale qualunque, non lascia di essere sano e fiorente, perchè in esso nasce qualche disordine, ma solo allora che il disordine non trova pronto ed efficace rimedio: ed ogni ragion vorrebbe che chi non si contenta che la virtù di molti copra i difetti di alcuno, almeno non pretendesse che i difetti di alcuno cancellassero le virtù di molti.

L' altra domanda è se i Gesuiti sieno necessarii alla Chiesa. No non sono necessarii, e tuttavia vi debbono stare. E per intendere che sia così, rispondete a questa domanda. La Francia, l' Austria, la Russia, la Spagna, l' Inghilterra non hanno durato tanti secoli senza gli attuali Imperatori, Regine, Presidenti? Certò si: dunque come non necessarii banditeli, scannateli a vostro talento. Inoltre tutti questi Stati non furono sempre governati senza gli attuali ministri? Senza dubbio, e qualche paese, diranno perfino i maligni, ne stava meglio. Dunque anche di questi fate macello e spacciatevene. In questi paesi vi sono ora tanti signori che possedono titoli, diritti, sostanze, rendite, ma

che? Non andrebbe avanti il mondo allo stesso modo se anche essi non vi fossero? Mano dunque all' opera e mandate a spasso tutti quelli che non vi vanno ai versi. Badate solo che stabilirete un diritto che alla sua volta potrà praticarsi anche da coloro cui non andranno a versi le vostre persone. Mesi fa si stabilirono in Francia ed anche in Italia circoli, società che hanno lo scopo di distruggere tutte le corporazioni religiose: che cosa direbbono costoro, se i Cattolici facessero altrettanto per ischiantare la razza malnata dei frammassoni? Eppure i diritti sarebbero uguali, anzi più forti nei cattolici.

Per rispondere tuttavia più direttamente alla questione, dirò che alla S. Chiesa non sono più necessari i Gesuìti che i Certosini, più i Francescani che i Domenicani, più gli Scolopi che i Somaschi, più gli Agostiniani che i Benedettini, perchè le prestino l' opera loro: ma è necessario che la Chiesa possa giovarsi degli uni e degli altri, secondochè ne parrà alla sua sapienza e secondochè Iddio le manderà o gli uni o gli altri. È necessario che Dio, padrone supremo di tutte le cose, possa mandare in aiuto della

sua Chiesa chi egli vuole sia poi il suo servo Domenico, sia Francesco, sia Giuseppe Calazanzio, sia Ignazio di Loyola, sia chiunque altro.

Non è necessario che voi siate al mondo, ma, posto che Iddio vi ci abbia messo, è necessario che niuno di sua privata autorità vi tolga la vita. Non è necessario che voi abbiate titoli e ricchezze, ma posto che Iddio ve le abbia date, è necessario che nessuno ve le usurpi. Così nel caso nostro non erano necessari i Gesuiti ma dato che Dio abbia voluto, *confortare la Chiesa di un nuovo sussidio per mezzo di S. Ignazio,* come ella stessa si esprime, è necessario che niuno di sua autorità privata glieli tolga.

Finalmente è necessario e di suprema necessità che niuno si arroghi nel mondo il diritto di sterminare tutti quelli che non la pensano come lui: che niuno creda di possedere esclusivamente il diritto di essere uomo, che però è necessario che si mantenga ad ognuno fin che non disturba la società e la Chiesa, il diritto di vivere a suo modo, di pensare a suo modo, di vestire a suo modo, fosse anche la tonaca di Gesuita,

senza però doverne essere messo al bando o dannato alla croce: perocchè finalmente Iddio ha da esser libero a fare la Rivelazione che vuole, Gesù Cristo ha da esser libero nel governo degli uomini, la Chiesa ha da esser libera nel fondare le Istituzioni che crede utili al suo scopo, gli uomini hanno ad essere liberi a seguitare i dettami della propria coscienza, senza che un politico machiavellesco, si chiami pure Bismark o Cavour, un framassone svergognato, come un Ferry od un Coustans, un leguleio volterriano, sia pure anche un Villa od un Mancini, abbiano il diritto di confiscarvi la natura umana, la libertà, la coscienza, la felicità presente e la futura. Ecco quello che è necessario, e ci voleva il secolo della libertà per disconoscere questi principii!

XIV.

I Gesuiti brigano tanto, hanno tanti denari!

Se i Gesuiti si contentassero di predicare e di confessare, alla buon'ora: ma non finiscono mai di brigare... e quattro di loro

in una città fanno più romore che una Comunità intera. Rispondiamo adunque: *si danno tante brighe.* Ma e' basta dunque una affermazione vaga, incerta, generica a levare non solo la fama del prossimo, ma a proscriverne le persone? Se questo basta contro di loro, non veggo più come nel consorzio civile alcuno possa salvarsi. Di ognuno, che ci sia inviso, basterà l'affermare che dice, che fa, che trama, che macchina e così si farà passare per reo ogni innocente. Oh perchè non dicono piuttosto quali sono state le trame e quali sono le perfidie loro? Perchè non ne arrecano le prove? Un cotale ultimamente assicurava in pien parlamento che « evidentemente la Società dei Gesuiti non è esclusivamente una società religiosa, ma è una società che ha intendimenti politici, che s'ingerisce nelle faccende politiche dello Stato e che cerca di governarle a modo suo e non secondo le leggi del paese. » Or perchè questo Signore non adduce un' ombra di prova di quanto afferma? Perchè non mostra i Gesuiti ordire intrighi presso le urne politiche, bazzicare pei dicasteri pubblici, comperare gazzettieri, sobillare depu-

tati, corrompere ufficiali, introdursi nei Consigli di Stato, guadagnarsi la grazia dei Satrapi spadroneggianti nel palazzo della Consulta, nel palazzo Braschi o in quello delle Finanze? Fin a tanto che non si discende alle accuse in particolare, non se ne adducono le prove, tanto è impossibile sventar le calunnie, quanto il conoscerle. Eppure queste benedette prove son sempre quelle che mancano!

Nei confessionali però, replicano alcuni, è *il secreto luogo dove brigano a man salva.* Epperò si trovano fino alcuni abbastanza stupidi e prepotenti per divietare alle loro mogli e figliuole di accostarsi loro. Davvero brigano nei confessionali? Ma e come sanno essi quello che passa a quattr'occhi nei Confessionali, e come lo sanno così per l'appunto e con tanta certezza; quanta ne mostrano le loro declamazioni? Inoltre come va che sapendolo essi, che non son certo di quelli che si accostano loro, nol sanno poi quei medesimi che si confessano: giacchè niuno è sì stupido che ad occhi veggenti voglia farsi zimbello altrui. Più come va che, sapendolo essi sì chiaro, non lo sap-

piano poi nè i Vescovi, nè il Sommo Pontefice che conferiscono loro l'autorità di amministrare quel Sacramento? Sarebbono mai anch'essi complici delle loro brighe, anch'essi gesuiti, gesuitai, affigliati? Dio buono! a quali cose siam costretti a rispondere! Che cosa dire dunque di que' mariti e di quei padri che divietano alle mogli ed alle figliuole di accostarsi loro? Si potrebbe dire che sono un po' ciuchi e si lascian menare pel naso ed abbindolare dai parabolani: si potrebbe anche dire che sono poveri conigli, schiavi del rispetto umano, che non osano zittire in faccia ai mascalzoni arditi. Si potrebbe anche aggiungere che sono tirannelli, i quali non rispettano la libertà della coscienza neppur nelle persone a loro più care. Si potrebbe poi conchiudere che non conoscono poco o punto lo Spirito della Chiesa, il quale non vuole nè che s'impongano i Confessori, nè si divietino; ma che trattandosi di quelli che sono approvati dall'autorità legittima, si lasci la scelta alla discrezione ed alla libertà di ognuno.

Del resto, per edificazione di costoro, io dirò quello che essi forse non sanno: che i

Gesuiti nei Confessionali brigano e vogliono essere informati di molte cose. Se sono padri di famiglia, quelli che s'accostano, procacciano di aver notizia dell'andamento di tutta la famiglia e come la governano, e come la provvedono e la edificano: se sono padroni, qual pensiero si diano perfino dei loro servitori e dipendenti: dalle madri si informano di quel che tollerano nelle figliuole e nelle cameriere: dalle persone in dignità, come siano sollecite del pubblico bene; dalle persone di servizio vogliono sapere quel che fanno e quello che spendono: anzi, spingendo più oltre la curiosità, anche quello che arraffano: dagli artigiani quando lavorano e come lavorano, dove praticano e dove non praticano. E da tutti in una parola vogliono sapere i pensieri, le parole, le opere, le omissioni, in numero e specie con tutta quella esattezza che si può: e, quello che passa ogni discrezione, il vogliono sapere solo allora che vi sarebbe maggior interesse a nasconderlo, quando cioè altri è uscito fuor del sentiero. Non vi pare questo un brigar davvero? Accusateli dunque di ciò a man salva, ma insieme con loro accusate

tutto il clero regolare e secolare che fa altrettanto, accusate il Concilio di Trento e la Chiesa che finora insegnarono e comandarono a tutti i confessori di fare così; ed accusate per ultimo il divin Maestro il quale ha istituito il sacramento di penitenza, perchè i fedeli vi dichiarino le loro colpe in numero e specie e vi ricevano norma e regola ad osservare i proprii doveri.

Resta quell' ultima osservazione che i Gesuiti si danno tanto moto..... Ma qui la risposta è molto semplice: se si danno attorno a fare del male, accusateli, trascinateli ai tribunali, producete testimonianze e poi condannateli, chè n' avete ragione: ma se si adoperano, sia pure con attività, a fare nient' altro che del bene, la loro operosità dovrebbe essere il più forte argomento, come del loro merito, così delle loro lodi: se già non v' è pericolo che in questi tempi di tanta fede e moralità, si dia in eccessi di zelo. Chi ha letto alcun poco le vite dei Santi, sa che quello che cagiona maggior meraviglia in esse, è appunto il vedere come un uomo solo bastasse spesso a varietà smisurata d' imprese per la gloria divina: ora

sarà divenuta una colpa lo sforzarsi di imitarli? Ad un cotale che moveva un giorno questa stessa difficoltà, un savio cavaliere, trasportando la quistione particolare dei Gesuiti a quella generale dei Religiosi, faceva osservare il gran vantaggio che essi recano universalmente alle città ed al popolo. Certo sì, replicò quegli bruscamente, noi abbiamo le tali e tali famiglie religiose nella città, e che segno di vita danno esse, che cosa fanno? Qui appunto vi voleva, rispose il cavaliere, se si danno attorno per operare qualche cosa, li chiamate brigatori e faccendieri e ne insospettite: se stanno in quiete, li chiamate scioperati ed oziosi; di grazia accordatevi prima con voi medesimo di quel che volete da essi e poi significate loro la vostra sovrana volontà. Ottimamente al proposito. Del resto se i Gesuiti s' adoperano con qualche zelo, non è a farne niuna meraviglia, molto meno da prenderne sospetto. In quella guisa che vive ritirato il Certosino, perchè istituto suo è attendere singolarmente alla contemplazione, così il religioso della Compagnia s' adopera sollecitamente col prossimo, perchè istituto suo è

procurare la salvezza delle anime: e come sarebbe infedele alla sua vocazione il Certosino, che andasse attorno ad esercitare i ministeri, così sarebbe infedele a Dio il Gesuita che non li esercitasse. E con ciò è spiegata la cagione della loro operosità.

Quanto alle ricchezze poi che volete ehe io risponda? Questa mi sembra la più nuova accusa che io abbia udito mai ai miei giorni. Conciossiachè, quando fosse vero che possedessero l' oro a sacca, che se ne vorrebbe inferire? Se si può provare che l' abbiano rubato, e' sono da processare e da condannare nei tribunali, e ne starebbe loro il dovere. Ma se non l' hanno acquistato illegalmente, che colpa è l' averlo? Se il puro fatto del possedere danaro è un delitto, potreste cominciare a mettere sotto processo i Rotschild, i Mires, gli Stephenson, molti Lordi inglesi ed altrettali che hanno qualche cosa più che non i Gesuiti. Che stranezza è cotesta! Del resto esistono poi veramente questi tesori gesuitici? Io ho osservato che si parla di essi sottosopra come della fenice. Ognuno afferma che vi sono, che son più di millanta, direbbe quell'altro,

che tutta notte canta, ma quando si tratta poi di dire dove sono, e' sfumano e più niuno ne sa novelle. Quando la Compagnia di Gesù fu soppressa, furono cercati lungamente, sollecitamente, ma non si poterono mai scovare i segreti tesori. In quanti scacciamenti fatti di loro, in quante confische di beni e collegi e case avvennero in questi ultimi anni, non ne apparve mai traccia. Si sarebbe scovato il fistolo con le indagini che si sono fatte, e tuttavia quei tesori sì desiderati rimasero sempre nascosti, e che più è, finora non li rinvennero gli stessi Gesuiti.

Lasciando dunque stare que' tesori (almeno fin che non siano ritrovati) e parlando di quelli che si conoscono, quanti sono essi? Nel quarantotto il Governo Sardo rubò tutto quello che i Gesuiti possedevano negli Stati di Sardegna, dopo li rubò negli Stati di Modena l' eccelso signor Farini, negli Stati pontificii il signor Pepoli: e da ultimo in Roma quelli che colà s' impancarono al Governo: si conoscono dunque quel che sono. Ora qualunque sia la somma a che essi salgono, io non temo di affermare

che, se non sono almeno triplicati, essi non bastano a stipendiare quelli che hanno surrogati i Gesuiti. Che, cioè, ci vuole almeno il triplo (e spesso il quadruplo) per mettere in piedi lo stesso numero di Collegi, ergere lo stesso numero di cattedre, retribuire lo stesso numero di Professori, tener aperto lo stesso numero di Chiese: e sfido a negare questa proposizione chiunque creda poterlo fare, purchè, contraddicendomi, apporti cifre e non parole. Di che finalmente l'ultima conseguenza è che i beni gesuitici sono molto più bene del pubblico e delle città, che non beni loro. Poichè sono le città che per mezzo di quelle pie fondazioni si trovano provvedute di Collegii senza doverli spesare i privati che godono le scuole gratuite: il pubblico che ha l'aiuto del culto senza doverlo mantenere esso a sue spese, come è universalmente di tutti i beni ecclesiastici Ecco in che ricadono quegli sterminati tesori favolosi.

XV.

La Compagnia di Gesù è impopolare

Questa affèrmazione è veramente graziosa! Si fa di tutto per renderla non solo impopolare, ma abominata e poi le si fa colpa che sia tale. Si scrivono libri, libretti e libroni, giornali di ogni specie e di ogni colore, si vilipendono sulle scene nei pubblici teatri, si spargono contro di loro calunnie di ogni sorta, si minacciano perfino quelli che si accostano loro negli impieghi, nelle relazionl di famiglia e nella vita, e poi si fanno gli stupori che sieno impopolari! Non ti pare l' ironia di quell' assassino che, dopo scannato un passaggere, gli diceva compassionandolo, oh chi è che ti ha fatto così gran male?

Del resto la Compagnia di Gesù da sè non è niente affatto impopolare: chè anzi nei paesi cattolici gode stima e favore presso dei popoli. Difatto i loro Collegi sono frequentati appena si aprono, le loro Chiese

son sempre piene; se predicano, se danno esercizii e missioni, i popoli si affollano, se si assidono nei tribunali di penitenza, non possono bastare all' opera. Ed in questi ultimi anni le prove del favor che essi godono, sono state oltre ogni dire cospicue. Basta mirare la parte che hanno presa non solamente i Vescovi ed il Clero, ma pur laici innumerevoli di ogni ordine e condizione in favor loro nella persecuzione mossa dall' arbitrio e dalla forza contro di essi l' anno 1872 in Germania, e poscia in Francia l' anno scorso, per convincersi del quanto abbiano aperto gli occhi i popoli intorno alle calunnie avventate contro i Gesuiti. Certo gran numero di Scrittori in opuscoli appositi e sui giornali ne presero le difese, nei Parlamenti sommi Oratori ne propugnarono strenuamente la causa. Nel Senato Francese non fu possibile al Governo dei Radicali dominanti la strappare una legge che chiudesse i loro Collegii: son note le dimostrazioni trionfali di affetto e di stima con cui nella Francia medesima, il popolo delle città grandi e piccole ne accompagnò la violenta cacciata, e le centinaia di

magistrati che rimisero l' ufficio piuttostochè farsi stromenti degli iniqui decreti di lor dispersione, e le ville e le case e i palagi che in ogni luogo si aprivano loro per asilo e si offerivano per istabil dimora. Ed ora che si sono allontanati dal paese a centinaia raccolgono i giovani mandati loro con tutte quelle spese e disagi che apporta l'abitazione e lo studio in terre straniere. Oh che tutti questi sono segni d' impopolarità? Ah se fossero tanto impopolari, come si piacciono alcuni a proclamarli, non sarebbero assaliti con tanta furia, e si lascerebbono venir meno e cadere sotto la loro impopolarità!

Ma pure accanto a costoro sono molti che li odiano. È vero anche questo: ma sofferite, o lettore, che ve ne dia la spiegazione, dopo quanto si è detto, intera intera, dovesse anche sapere a qualcuno di forte agrume. Non si odia la Compagnia, perchè essa avversi la libertà savia, perchè essa non avversa se non quella cui avversa la Chiesa. Non si odia la Compagnia, perchè favorisca alcune forme di governo piuttosto che certe altre, perchè essa vive sotto tutte le

forme di governo e tanto le ammette quanto le ammette la Chiesa. Non si odia la Compagnia, perchè essa abbia strette alleanze con governi speciali, poichè la Compagnia non è una Potenza che faccia leghe, ma un Ordine religioso che rispetta ogni autorità come fa appunto la Chiesa. Perchè dunque si odia? La odiano molti, perchè amanti di sfrenatezza, vaghi di libertà, svogliati della religione, increduli, libertini, reputano censori importuni quelli che colle predicazioni. col ministero, colle scuole e per quanto possono coll'esempio, protestano contro di loro. La odiano altri perchè la Compagnia, memore del suo Istituto, mostra dovunque vive la sua operosità e contrasta fieramente colle armi della dottrina e della scienza ogni fatta di errori pratici o specolativi che si presentino. Se i Gesuiti si contentassero di starsene nelle loro celle a studiare od anche ad oziare, cesserebbero all'istante tutte le persecuzioni. Non mancano di quelli che odiano la Compagnia, perchè volendo per sè il monopolio della scienza, della bontà, dello zelo, non soffrono di avere emoli e competitori. Vi ha pure certe teste piccine che la

nemicano, perchè non possono tollerare che altri differisca da loro nel pensare in quelle materie filosofiche o teologiche, nelle quali pure accorda piena libertà la Santa Chiesa. Voglio concedere ancora che alcuni avversino la Compagnia non per altro motivo che pel tanto gran male che n' hanno udito dire: ma soprattutto si odia la Compagnia perchè si odia la S. Chiesa. Non che queste due cose si confondano insieme, chè sarebbe un assurdo; ma perchè professando la Compagnia una specialissima obbedienza e servitù alla Chiesa, chi odia questa, non può non odiare chi l' ama passionatamente, e poi perchè sotto l' apparenza dell' una, si può colpir l' altra a man salva.

XVI.

Una parola sul gesuitismo e sull' antigesuitismo.

Il declamare apertamente contro la Chiesa, l' impugnarla, il contraddirla, nei paesi cattolici non sarebbe senza biasimo e de-

sterebbe un orrore universale. Laddove l'impugnare solo un Ordine religioso, specialmente se si faccia con un poco d' ipocrisia, quasi indicando che si fa per onore della stessa Chiesa, la cosa passa e pochi si avveggono della frode: ed allora sotto nome di Gesuitismo si può assalire tutto quello che è più vitale nella Chiesa. Allora si declama contro la vera pietà, la frequenza ai Sacramenti, le orazioni, le meditazioni, il culto esterno, le penitenze ed andate dicendo, quasi non fossero altro che misticherie gesuitiche, ed il mondo, che beve grosso, ascolta volentieri. Diventano esagerazioni gesuitiche la obbedienza ai Principi, la dipendenza dai Vescovi e Sacerdoti Lo zelo fervente che si adopera a promuovere ogni bene spirituale e ad attraversare ogni danno delle anime, è un agitarsi, un dimenarsi, un cospirare gesuitico: in una parola tutta l' attività divina della Chiesa, tutte le sue opere sotto quel nome possono ferirsi, annientarsi da chiunque il voglia: ed intanto che si fa la parte degli eretici, degl' irreligiosi, degli empi, non se ne ha l' apparenza: anzi solo che si abbia l' avvedimento di torcere un

poco il collo, si acquista fama di apologista e promotore della religione ben intesa.

Si fa più e meglio ancora. *L'odioso di questo nome,* scriveva il Mazzini nelle sue istruzioni del 1846, *è una potenza pei socialisti, ricordatelo.* E vuol dire che per disfarsi di chi non si vuole tra i piedi, nulla val meglio che soffocarlo sotto il nome di gesuita. Ed infatti vediamo stendersi questo nome ed apporsi a chiunque si professi cattolico sincero. Sono ora gesuiti innumerabili chierici e sacerdoti d'ogni età e di ogni abito, prelati per zelo apostolico insigni, Vescovi, cardinali, principi, uomini di Stato, generali di milizie, giornalisti, perfino signore, che non patteggiano col mondo, che non si vergonano di Gesù Cristo e come Gesuiti, affigliati e simili si possono tormentare in modo da ritrarne uno di questi due effetti, o di fare, che per isfuggire quell'umiliazione ed avvilimento, si gettino al loro partito od almeno se ne stiano ascosi, oppure di togliere, e se non si può tanto, di scemare l' autorità che potrebbono esercitare nel bene non fosse altro che coll' esempio.

Inoltre sotto il nome di gesuitismo si

può accreditare presso il volgo degli sciocchi la teoria, che ora si inculca sì spesso, dei due Dei, dei due Cristi, dei due Vangeli, delle due Chiese, dei due Papati, delle due giustizie, delle due morali: teoria che è meravigliosamente utile al loro scopo. Imperocchè con quella si apre libero il campo a distinguere tra l' uno e l' altro ed affermare che i liberali moderni, non sono già contrarii al vero Dio, al vero cristianesimo; ma sì al Dìo inventato dai Gesuiti, al Cristianesimo da loro fabbricato. Quindi quel che si fa nella Chiesa dal Papa e dai Vescovi, se è cosa a loro contraria, si fa passare per cosa insinuata, persuasa, voluta dai Gesuiti, ma per nulla appartenente alla Religione. Sono i Gesuiti che si burlano del Papa come di un trastullo, gli dettano i Sillabi, le Allocuzioni, le Encicliche e lo obbligano a figurare da prigioniero e lo riscaldano nella cupidigia del poter temporale *irreparabilmente* perduto. Sono i Gesuiti che hanno illuso il Concilio Vaticano, e strappatagli la definizione del domma dell' infallibilità pontificia, come prima dal Papa avevano strappato l' altro domma dell' Im-

macolata Concezione di Maria Vergine, per farsene uno stromento di mondana prepotenza. Sono i Gesuiti che raggirano le Sacre Congregazioni Romane e fanno loro decretare ciò che meglio ad essi garba e torna a conto. Che circonvengono i Vescovi ed i Cleri, li adescano e con prestigiatrice furberia li rendono schiavi al Papato: che in somma tarpano le ali ai liberi ingegni, mettono in contraddizione la civiltà colla pietà, rendono impossibile l'accordo del progresso colla fede e falsano e pervertono e guastano ogni cosa nel cattolicismo, pure di essere padroni ed assuggettare tutto e tutti al proprio dominio. In una parola, fingendo d'impugnare solamente i Gesuiti, sotto quella maschera s'impugnano, senza incorrere odiosità, l'autorità della Chiesa, la verità della fede, le pratiche del culto, le leggi morali del Cristianesimo, e si intronizzano l'odierna libertà licenziosa, il progresso dell'errore, il culto massonico dell'avvenire, la necessità della conciliazione tra cose irreconciliabili, e tutte le diavolerie che l'empietà moderna collegata coll'ignoranza e colla prepotenza ha saputo inventare.

Ne volete la prova? L'avete in quasi tutti i libri che impugnano i Gesuiti, dove si vede chiaramente che quelle pratiche che riprendono in loro, sono poi niente altro che le pratiche della Chiesa Cattolica. Il famoso Gioberti che compendiò tutti i detrattori passati della Compagnia e somministrò il tema a tutti i detrattori futuri, in cinque gran tomi non fece altro che impugnare tutta la religione cattolica sotto il nome di gesuitismo. Un'altra prova indiretta, ma efficacissima l'avete in ciò che tutti quelli che avversano l'una, costantemente anche avversano l'altra. Trovatemi, se vi basta l'animo, un Governo, uno Scrittore, nemici della Compagnia che non abbiano rotto le loro lance anche contro la Chiesa. Pombal malmenò in tutte le guise i Gesuiti nel Portogallo, ma fece poco meno che scismatico dalla Chiesa quel nobil reame. Morto lui, quel Governo si riamicò colla Chiesa e rivendicò pure i Gesuiti: ma tornato poco dopo in gare con Roma, i Gesuiti prontamente ricacciò. Nella Spagna si mutarono da ottant' anni in qua i Governi più spesso che le foglie sugli alberi; ma è costante che

tutti i Governi che la ruppero colla Sede Apostolica, sempre incominciarono dal romperla coi Gesuiti, come tutti quelli che cessarono dalla lotta con Roma, cessarono dalla persecuzione di questi. Nella Francia la cacciata dei Gesuiti aperse nel secolo passato la guerra e l'abolizione della religione cattolica ed il tempio della Dea ragiône la finì. Ristorata la religione fu:ono pure ristorati i Gesuiti, ora però ne sono ricacciati, come termineranno le cose? Speri chi può sperare giorni prosperi alla Chiesa. Nell' Italia attuale chi non lo vede da sè, nol vedrà neppure dicendoglielo io. La espulsione dei Gesuiti fu il primo passo, i seguenti sono una lunga serie d' insulti alla Chiesa Dalla Prussia attuale furono sbanditi i Gesuiti, ma come dopo ne sia stata la Chiesa, lo sa chi vuol saperlo. Nelle Republiche dell' America meridionale è un alternarsi continuo di Governi ora cattolici, ora massonici, i quali o inimicano la Chiesa o con essa si riconciliano; ma il segnale infallibile dell' uno o dell'altro è sempre la guerra mossa o la pace data ai Gesuiti. Degli scrittori particolari o uomini di Stato quelli che in questi anni

colla penna e colle opere hanno difesa la Santa Chiesa, tutti si mostrarono anche amorevolissimi ai Gesuiti: come di rincontro quelli che con una mano straziano la Santa Chiesa, coll' altra vilipendono la Compagnia. Perfin quelli che un tempo devoti alla Chiesa passarono poi a scrivere contro la Chiesa, mutarono i sentimenti che prima avevano verso i Gesuiti. Il Lamennais, quando era apologista della Religicne, faceva elogi meravigliosi dei Gesuiti, quando diventò nemico furioso della Chiesa, scrisse pure contro i Gesuiti. Ed il mio lettore non ignora che qualche moderno, il quale aveva scritto sì nobilmente della Compagnia, quando per certe sue utopie perdè la riverenza al Vicario di Gesù Cristo, la perdette altresì verso il venerando vecchio che con tanto senno e pietà regge la Compagnia. Che più? Lo stesso Gioberti, fin che si mantenne riverente alla Chiesa, prodigò lodi alla Compagnia, quando la ruppe svergognatamente contro la prima, ognun sa quel che scrivesse della seconda. E ciò basti di questo argomento senza che io entri più oltre in fatti particolari. Impe-

rocchè a cui non basta per disinganno il vedere che i nemici dei Gesuiti sono costantemente gli eretici, i giansenisti, i rivoluzionarii, i regalisti, gli empi di ogni colore, tutti i nemici sfidati di S. Chiesa, che le accuse loro mosse sono frivole, insussistenti e sopratutto contradditorie: che loro amici e protettori sono tutti i Santi che fiorirono in questo tratto di tempo nella Chiesa, tutti i Pontefici che si assisero sulla cattedra di Pietro, non esclusone quell' uno, che per istrane circostanze di tempi e per violenza inaudita ebbe a sopprimerli: tutto l' Episcopato coi più sinceri apologisti della religione, a cui tuttociò non basta, torna inutile qualunque altro discorso, poichè a que' ciechi, che chiudono volontariamente gli occhi, non bastano neppure i raggi del sole.

XVII.

CONCLUSIONE

Piuttosto raccoglierò da due autori, che già mi hanno fornito varie ragioni, una conchiusione che varrà di conferma al fin qui detto. Ognuno sa come nel Secolo XVI Lutero, e dopo lui Arrigo VIII Re d'Inghilterra e Calvino, abbandonato il vessillo di Cristo, per soddisfare con maggior libertà la carne e l'orgoglio, si gettarono nelle braccia di Lucifero e ferocemente si strinsero all'esecrabile suo stendardo. Effetto di questa apostasia fu il pervertimento di una gran parte dell'Europa e, sopra ogni altra cosa, quello spirito di ribellione ad ogni autorità divina ed umana e di sfrenata licenza nel pensare e nell'operare, che sono naturali corollarii del Protestantesimo. Ma intanto che il vessillo di Lucifero accoglieva sotto l'ombra sua quei rinnegati, sotto quello di Gesù Cristo si raccolse Ignazio di Loiola e la Compagnia di Gesù, da lui creata. E questa,

come disse la Santa Sede e comprovò il fatto, nel disegno dell' eterno consiglio, fu uno degli aiuti straordinarii mandati alla sua Chiesa da Dio: il quale *novo per Beatum Ignatium subsidio militantem Ecclesiam roboravit,* nella terribil mossa d' armi che l'inferno contro lei preparava, onde ella rimanesse pure gloriosamente vittoriosa. E che Ignazio e la Compagnia di Gesù siano stati suscitati da Dio a questo fine, di opporsi alla generale apostasia che andava sotto il nome di *Riforma* l' hanno confessato i nemici più acerbi del Cattolicismo, riconoscendo vero ciò che la stessa Chiesa nella Sacra Liturgia afferma che cioè S. Ignazio *haeresi bellum indixit eo successu continuatum, ut constans fuerit omnium sensus, etiam Pontificio confirmatus oraculo, Deum sicut alios aliis temporibus Sanctos viros, ita Luthero eiusdemque temporis haereticis Ignatium et institutam ab eo societatem obiecisse.*

La storia di questi ultimi secoli ci ammaestra, come la Compagnia di Gesù riputò suo dovere principale oppugnare la Riforma tutte le sue principali trincee: e avve-

gnachè spedisse i suoi a piantare il vessillo di Cristo in ogni angolo della terra, ancorchè barbara e selvaggia, nondimeno nell'Europa ritenne le forze maggiori e più temibili ai proseliti della Riforma. Da questa nacquero il Giansenismo e l'illuminismo, suoi genuini figliuoli, da cui sono legittimamente provenuti i carbonari ed i frammassoni, i quali or di soppiatto ed ora all' aperto seguitano con diabolica rabbia la guerra medesima. Nel suo primo periodo il grido guerriero dell' esercito di Lucifero fu: *non più Papa:* nel secondo è stato: *non più Cristo*; ora è *non più Dio*. Alla quale triplice formola della ribellione satanica, Ignazio ha contrapposta la triplice divisa, che sfavilla immortale nella sua bandiera: *sempre col Papa; sempre con Cristo; sempre e tutto per la maggior gloria di Dio:* divisa che stupendamente si compendia nel nome di Gesù, dato alla sacra falange.

Di che omai è facile il vedere che le Società massoniche, gli empi, gli eretici col pretesto dei Gesuiti, della loro morale e della loro politica perseguitano veramente Gesù Cristo, la sua dottrina, la sua Chiesa e l'apo-

stolato della sua Redenzione per mettere in trono il razionalismo, l'ateismo e l'affrancamento nel vivere da ogni legame che vincoli comechessia la libertà. Nella Compagnia di Gesù odia il Nome sacrosanto che ella porta, odia il grande spirito d'Ignazio che l'anima, odia la sua operosità in servigio e difesa della causa di Dio, odia poi in massimo grado la totale ed indeficiente sua divozione al Papato, la cui ruina impossibile è l'assurdo termine di tante congiure e di tante infernali macchinazioni. Oggimai tra i Cattolici lo sanno e lo vedono perfino i ciechi, nè altri che i sori e gl'imbecilli possono non iscorgere che la persecuzione mossa ai Gesuiti, nasce dall'odio a Gesù Cristo ed al suo regno e tende al suo abbattimento. Per capirlo non si richiede recondita scienza, nè acuta sagacia. Coloro soltanto s'ingannano che vogliono essere ingannati. Basta osservare con la guida del naturale senso comune chi sieno i persecutori, tutti qual più qual meno, nemici di Dio e moralmente parlando, ignominia del genere umano: quali sieno le armi persecutrici, tutte vigliacche e bestiali, perchè tutte

si riducono alla calunnia ed alla violenza: chi sieno i perseguitati, uomini professanti vita onorata, virtuosa, laboriosa in bene altrui, nè mai potuti provare rei di alcuna malvagità o delitto: ove miri la persecuzione, cioè a sradicare la fede di Gesù Cristo dal cuore dei Cristiani.

È così fulgida agli occhi dei Cattolic questa evidenza che, appunto in grazia della feroce e diabolica persecuzione onde i Gesuiti sono dalle sette anticristiane privilegiati, tengono a pregio di onorarli di più speciale benevolenza e fiducia: non altrimenti che li degnino del loro affetto e della protezione loro il fior del Clero, l'Episcopato e la Santa Sede, la quale sa di averli sempre con sè, sotto la sua bandiera, a' suoi cenni e pronti a dare per essa i sudori e la vita.

Quanto poi ai Gesuiti stessi, conoscono eglino troppo bene che, senza niun loro merito particolare, godono il favore di un odio così segnalatamente onorevole, per singolare grazia di Colui, al quale è piaciuto di fregiarli del suo Nome, a condizione che in loro si avverasse perpetuamente il detto suo divino, Sarete in odio a tutti pel Nome mio:

Eritis odio omnibus propter Nomen meum e si reputassero beati ogni qual volta si sarebber sentiti maledire e vituperare e si sarebber visti sbandeggiati e dispersi *propter Filium hominis:* ringraziano Iddio, che in loro si compia alla lettera la beatitudine: Sarete beati quando.... il vostro nome sarà rigettato siccome un nome vituperoso: *Beati eritis, cum... eiecerint nomen vestrum, tamquam malum.* Conosçono essi che la persecuzione di quel mondo che è tutto malignità: *totus in maligno positus est,* è una legge della loro esistenza, nè mai dimenticano che l'eroico lor Padre questa lasciò loro per eredità; qual tesoro il più prezioso che avesse ricevuto dal Cuore dell'Uomo-Dio; assicurandoli che allora solo si sarebbero dovuto attristare per sè e per l'Istituto, quando il mondo avesse cessato di perseguitarli: caso che, per sommo benefizio di Dio, da che sono non è mai avvenuto.

L'odio di questo così fatto mondo afforza inoltre la loro Società, essendo cagione che continuamente cresca di numero e sia ad essa attirata un'eletta di anime generose, che nulla scoprono di più seducente

in lei che quest' odio implacabile, accomunato con quello di cui arde l' inferno contro Cristo, contro il suo Vicario in terra, contro la sua Chiesa. Perocchè si può dire che tutta la florida gioventù, la quale oggi nell' Europa e nell' America si arrola sotto il vessillo di S. Ignazio, vi accorre mossa dall' ardente brama di partecipare alle gloriose persecuzioni, ond' è fatto segno dal fanatismo imbellettato coi colori della *civiltà* moderna e del moderno *progresso*.

Terribile è il contrasto che i Gesuiti hanno da sostenere in questo secolo di apostasia. Per quanto secondo lor possa si affatichino e si spendano e si consumino in bene dei popoli, altra ricompensa non riscuotono mai, fuorchè sospetti, maldicenze, gelosie, infamazioni, ingiustizie, proscrizioni, spogliazioni, esigli, soprusi e all' uopo ancora trucidamenti e fucilazioni. E bene sta: *in hoc nati sunt.* Ma nulla è questa orribil tregenda di mali e nulla sarà per sino a tanto che Dio userà loro la misericordia che sieno fedeli al gran motto, il quale tutto comprende il segreto della strategia Cristiana: *Si muore ma non si cede.* Or questo è un

motto che il nostro secolo sì fertile di tradimenti codardi e di vergognose capitolazioni non vuole o non può intendere: e invece ogni Gesuita si studia di portare impresso nel cuore, a lettere di fuoco. Finchè si perde tutto anche la vita, per non tradire nè Chiesa, nè Papa, nè Cristo, niente è perduto, sempre anzi si vince. Tuttò all'incontro sarebbe perduto quando per vaghezza di aura popolare o di mondani favori, si cedesse o una verità anche sola, o un solo diritto della Chiesa, del Papa, di Cristo.

Lo credano i framassoni e gli altri nemici suoi e ne sieno persuasi: qui è tutta la forza della Compagnia di Gesù. La quale da essi mai non sarà vinta, nè con calunnie, nè con bandi, nè con decreti, nè con leggi e neppure colle fucilazioni all'uso dei Comunisti di Parigi. Allora sarà non che vinta, ma proprio annientata, quando sieno giunti a spegnere nel petto de' suoi membri la vita sostanziale, che è nel divino grido di guerra: *si muore, non si cede.* Se non che il far questo è cosa più difficile che l'infamare, l'esigliare il fucilare. Fu detto che un Generale dei Gesuiti ad un Papa che gli pro-

poneva di mutare alcuna cosa dell' Istituto, rispondesse: *Sint ut sunt, aut non sint,* Sieno come sono, o non sieno. Questa è una favola: nessun Generale dei Gesuiti parlò mai in tali parole ad un Vicario di Gesù Cristo. Ma ben è vero che gli uomini savii e religiosi e la Chiesa stessa non decideranno che essi mutino in nulla le loro dottrine e i loro costumi, per compiacere al secolo. *Sint ut sunt:* questo li farà sempre cari ai buoni.

FINE.

INDICE

—

Con approvazione Ecclesiastica.

Prezzo, UNA Lira



This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.


C 421.3
Les Jesuitiques, enrichies de notes
Widener Library 003118695
3 2044 081 847 196